

# SUR LES CENDRES DE L'INNOCENCE

Les tonnes de cendres qui ont recouvert Manhattan après le 11 septembre 2001 sont depuis longtemps disparues. Balayées par des milliers de mains. On ne pourra pas aussi facilement disposer des restes de notre innocence collective, celle qui s'est éteinte dans les décombres des deux tours, mais aussi avec ces morts dans les déserts afghans, les bazars irakiens, les capitales européennes. Sur les cendres du 11 septembre s'est bâti un monde trop souvent mené par la haine et la peur, celui que nous allons léguer aux grands perdants. Nos enfants.



*L'illusion de la paix <sup>est</sup> éternelle*



## La vision d'un artiste

L'hiver dernier, le peintre Marc Séguin s'est fait poser une série de questions difficiles par sa fille de 4 ans. Qu'est-ce qui s'est passé le 11 septembre 2001, lui a-t-elle demandé. Qui étaient les bons? Les méchants? Et qui a gagné?

Pour cette dernière question, l'artiste avait une ébauche de réponse. « Personne n'a gagné. Surtout pas toi. »

Six mois plus tard, quand *La Presse* lui a demandé de concevoir une oeuvre qui ferait la couverture d'un cahier spécial soulignant les 10 ans des attentats, Marc Séguin s'est souvenu de cette conversation.

Il a choisi, dans cette toile qui s'apprécie en deux temps, d'abord en couverture et aussi au dos de notre cahier, de peindre le visage de sa fille, coiffée d'un voile aux couleurs américaines. Une enfant occidentale, un hijab, une arme, une explosion. De puissants symboles, rassemblés dans une toile troublante, qui nous amène à réfléchir aux conséquences du drame.

« Le 11 septembre a polarisé le monde. D'un côté les bons et de l'autre les méchants. Tranché net. J'ai voulu faire une image qui jonglait avec cette polarité », explique l'artiste.

Car 10 ans après, qui sont les grands perdants? Nos enfants, les enfants musulmans, qui grandiront dans un monde marqué par davantage de violence et de haine.

Beaucoup de perdants, donc, et bien peu de gagnants. Oussama ben Laden est mort, mais l'Afghanistan est toujours un pays au bord de la guerre civile. Le Pakistan est, plus que jamais, une bombe à retardement. L'Irak continue d'être à feu et à sang. Les attentats terroristes se sont multipliés en Europe. Le fossé qui s'est créé il y a 10 ans entre les musulmans et le reste du monde est plus profond que jamais.

Pour mesurer l'impact de l'onde de choc, 10 ans plus tard, nos journalistes ont recueilli des témoignages bouleversants, partout dans le monde. Des campagnes américaines aux rues de Bagdad, des musées américains aux camps de réfugiés pakistanais, ils nous racontent des vies brisées, des destins tragiques, des souvenirs émouvants.

Le 11 septembre a aussi marqué profondément le monde des arts. Il était donc indispensable de mettre des artistes à contribution. En plus du peintre Marc Séguin, nous avons demandé à la romancière Kim Thuy, auteure de *Ru*, de nous parler de la tragédie à sa façon.

Montez à bord, pour un tour du monde post 11-Septembre.

Paul-Émile Lévesque et Katia Gagnon  
Directeurs, informations générales



Marc Séguin

Marc Séguin, 40 ans, est l'un des artistes contemporains canadiens les plus en vue. Ses œuvres sont exposées et collectionnées dans plusieurs pays par les musées et galeries, et par des collections muséales et privées. Il vit et travaille à Hemmingford et New York. Le thème du 11 septembre lui est familier: il a peint les tours du World Trade Center et aussi le visage de terroristes. Il est aussi l'auteur du roman *La foi du braconnier* (éditions Leméac, 2009). Il a quatre enfants.

### CYBERPRESSE.CA

Voyez la vidéo de l'entrevue avec Marc Séguin, où l'artiste met la dernière touche à l'oeuvre publiée en couverture de notre cahier.

[cyberpresse.ca/seguin](http://cyberpresse.ca/seguin)

### LA PRESSE

Éric Trottier | Vice-président à l'information et éditeur adjoint |  
Mario Girard | Directeur de l'information |

| RESPONSABLES DU CAHIER |

Katia Gagnon, Paul-Émile Lévesque et Alexandre Sirois

Hélène de Guise | Directrice artistique |

Martin Tremblay | Directeur photo |

| CONCEPTION ET RÉALISATION |

Création graphique : Jacques-Olivier Bras et Rachel Hotte

Traitement des photos : Stéphane Doe



## La descente aux enfers

Marcy Borders recouverte de poussière et de cendre. Comme pétrifiée. Son visage crispé. Son regard qui exprime à la fois l'horreur et le désarroi. La photo, qui a fait le tour du monde, est l'une de celles qui représente le mieux l'atmosphère de fin du monde qui règne à Ground Zero le matin du 11 septembre 2001. Marcy Borders travaillait dans la tour nord du World Trade Center. Elle a pu s'en échapper juste à temps. Mais son monde, ce jour-là, c'est écroulé en même temps que les tours. Elle a sombré dans l'alcool. A trouvé refuge dans la drogue. Et a fini par perdre la garde de ses deux enfants. Cette année, près de dix ans plus tard, sa descente aux enfers s'est arrêtée. Sur un coup de tête, elle a subitement décidé de reprendre sa vie en main, a rapporté récemment un tabloïd new yorkais. D'entrer en réhabilitation pour s'en sortir. Symboliquement, elle a quitté le centre quelques semaines après la mort d'Oussama ben Laden, en mai. Depuis l'assassinat du terroriste, elle ne fait plus de cauchemars.

| TEXTE ALEXANDRE SIROIS |

| PHOTO STAN HONDA, AFP GETTY IMAGES |



## Photo-choc

Dix ans plus tard, la photo de « l'homme qui tombe » est toujours aussi choquante et fascinante.

Un homme qui tombe. Droit comme une flèche. Habillé en blanc et noir. Derrière, l'acier des tours jumelles du World Trade Center qui scintille au soleil, en parfaite symétrie avec la chute. Une des images les plus fortes de la tragédie.

Une image qui, après avoir été publiée le 12 septembre 2001, a fait l'objet d'une levée de boucliers aux États-Unis. Et qui a disparu pour réapparaître des années plus tard. Pour réapparaître aujourd'hui, scrutée par des écrivains, des journalistes, des documentaristes, des théologiens qui ont tantôt tenté d'identifier l'homme immortalisé par la photo de Richard Drew, photographe à l'Associated Press, tantôt essayé d'expliquer la portée de son geste.

À la fin d'une longue enquête, le journaliste Tom Junod a signé un papier-fleuve dans le *Esquire* avançant que « l'homme qui tombe » est vraisemblablement Jonathan Briley, un ingénieur du son de 43 ans qui travaillait à Windows on the World, un restaurant situé aux 106<sup>e</sup> et 107<sup>e</sup> étages de la tour nord du World Trade Center.

Mais une fois l'identité de l'homme révélée, Tom Junod a réalisé que le vrai sens de cette photo-choc était ailleurs. « Une des photos les plus célèbres dans l'histoire humaine est devenue une tombe sans pierre tombale et l'homme enterré dans son cadre - l'homme qui tombe - est devenu le soldat inconnu dans une guerre dont nous ne voyons pas encore la fin. »

| TEXTE LAURA-JULIE PERRÉAULT |

| PHOTO RICHARD DREW, ASSOCIATED PRESS |

# LES ORPHELINS DE LA TERREUR

Ce sont les enfants du 11-Septembre. Ils ont tutoyé la douleur, côtoyé l'horreur, car ils ont perdu un parent dans les attentats du World Trade Center. Dix ans plus tard, leur peine est toujours aussi vive, mais ils doivent apprendre à être autre chose que des victimes en colère.



TEXTE  
RIMA ELKOURI

PHOTO  
JEFFREY HOLMES,  
COLLABORATION  
SPÉCIALE

## NEW YORK

Sa mère l'attendait dans le corridor. Juliette Candela s'en souvient. Elle se rappelle surtout son visage. Rouge. D'un rouge suspect.

C'était le 11 septembre 2001. Juliette, qui a 16 ans aujourd'hui, en avait 6 à l'époque, presque 7. En plein milieu du cours d'éducation physique, son professeur lui a demandé de sortir de la classe. Sa vie venait de basculer, mais elle ne le savait pas encore.

« Mais pourquoi dois-je partir? J'aime la gym! »

Le professeur a insisté. La petite fille rousse aux doux yeux noisette l'a suivi. Elle a vu sa mère. Et ce visage rouge tragédie. Elle se rappelle ses paroles: « Juliette, quelque chose est arrivé à papa aujourd'hui. Nous allons rentrer à la maison et prier. »

Ce soir-là, John A. Candela, 42 ans, n'était pas à bord du train qui le ramenait tous les soirs de Manhattan. Plus jamais il n'a embrassé sa femme, Elizabeth, et ses enfants, Juliette et John. Plus jamais Juliette n'a pu se lover dans ses bras pour s'endormir ni le taquiner parce qu'il ronflait.

Courtier chez Cantor Fitzgerald, au 104<sup>e</sup> étage de la tour nord du World Trade Center, John A. Candela fait partie des victimes des attaques terroristes du 11 septembre. Parmi elles, des pères et des mères qui ont laissé derrière eux quelque 3000 orphelins de moins de 18 ans.

C'est pour venir en aide à ces enfants que Tuesday's Children a été créé. L'organisme à but non lucratif veut permettre aux orphelins du 11-Septembre de mieux vivre leur deuil et, ultimement, de construire un monde meilleur.

Dix ans après les attentats de 2001, ces enfants ont encore besoin de soutien, parfois même plus qu'avant, constate Kathy Murphy, responsable des programmes familiaux de Tuesday's Children. « Avec le temps, il y a de moins en moins de gens à qui ils peuvent raconter leur histoire. Leurs amis, s'ils le savent, ne veulent plus en entendre parler. Et ils ne veulent pas en parler à la maison de peur d'attrister le parent qui leur reste. »

C'est en pensant à eux que Tuesday's Children a mis sur pied le projet international Common Bond, un camp d'été qui réunit des adolescents d'une douzaine de pays. Tous ont perdu un membre de leur famille dans un acte terroriste. Qu'ils soient de Palestine ou d'Israël, d'Espagne ou d'Irlande du Nord, ils ont tous tutoyé l'horreur et la douleur. La dernière chose qu'ils veulent, c'est de s'y complaire. Ce qui ne signifie pas qu'ils n'ont plus besoin d'en parler. Le fait de pouvoir le faire avec des jeunes qui ont vécu le même genre de tragédie a un effet thérapeutique. « Un lien immédiat se crée, note Kathy Murphy. Personne ne danse autour de l'éléphant dans la pièce. »

« Toutes les morts sont des tragédies. Mais quand il s'agit de terrorisme, c'est différent », me dit Juliette, dont le regard s'illumine quand elle parle du projet Common Bond. Elle a maintenant en Argentine et en Espagne des amis qui ont vécu ce qu'elle a vécu. Des amis qu'elle n'hésite pas à appeler quand elle a envie de pleurer.

Ces liens sont d'autant plus précieux que, en vieillissant, les enfants du 11-Septembre doivent traverser de nouvelles étapes de leur deuil, explique Kathy Murphy. « Ce qu'un enfant comprend à 4, 5 ou 6 ans est très différent de ce qu'il comprend à 16, 17 ou 18 ans. Nous avons encore beaucoup d'appels de parents dont l'adolescent finit par dire: "Je pense que je dois en parler avec quelqu'un." »

Pour Juliette, plus rien n'est pareil depuis ce jour où elle a vu le visage défait de sa mère dans le corridor de l'école. Elle se rappelle son septième anniversaire, le 15 septembre 2001. Elle était sur la terrasse de leur maison de Glen Ridge, dans le New Jersey. Elle a levé les yeux au ciel. Elle a vu un avion qui laissait derrière lui un ruban de fumée blanche. Elle a demandé à son oncle: « Est-ce que mon père va revenir à la maison? »

– Non, Juliette.  
– As-tu vérifié dans tous les hôpitaux, même à Oklahoma?  
– Oui, Juliette. Je ne crois pas qu'il va revenir. »

Ce jour-là, même si elle n'a pas tout compris, elle a su qu'il ne fallait plus attendre son père. Tous les soirs, elle dormait enveloppée dans une de ses chemises, serrant contre elle l'oursin Winnie the Pooh qu'il lui avait offert à sa naissance. Dix ans plus tard, ses deux chemises préférées sont usées à la corde. Elle les garde dans un tiroir de sa chambre. Quant à l'oursin, elle ne voit pas le jour où elle pourra s'en séparer.



Juliette Candela

« TOUTES LES MORTS SONT DES TRAGÉDIES. MAIS QUAND IL S'AGIT DE TERRORISME, C'EST DIFFÉRENT. »

« En grandissant, on passe au travers du deuil encore et encore et encore... Ça ne disparaîtra jamais », dit-elle, assise dans le solarium de la maison familiale. Elle me montre des photos de son père qui trônent dans le salon. Il ne se passe pas une journée sans qu'elle pense à lui. Sur l'une d'elles, on le voit torse nu, le sourire fendu jusqu'aux oreilles, visiblement heureux. « J'adore cette photo. C'était le matin de son mariage. » C'est cette photo que son frère et elle ont choisie pour le musée commémoratif qui sera inauguré le 11 septembre prochain à Ground Zero. Juliette, qui fait partie de la chorale de Tuesday's Children, y chantera.

Dans le jardin de la maison familiale, un étang sert de mémorial. Des clapotis éclaboussent le silence. Chaque année, le jour de l'anniversaire de John A. Candela, la famille ajoute un poisson ou une plante. Autour de l'étang, un tapis de myosotis. « On appelle ces fleurs « ne m'oubliez pas », précise Elizabeth Candela. Dans ses yeux de survivante, dans sa voix qui tremble encore, c'est clair: 10 ans ont passé, mais elle n'a pas oublié. Tout lui rappelle l'absence. Elle se rappelle à quel point son mari aimait la musique quand elle entend chanter sa pétillante Juliette. Elle reconnaît ses gestes dans ceux de son fils de 14 ans, qui lui ressemble tant. « Il parle peu du 11 septembre, mais il y pense tout le temps. »

Juliette, plus extravertie, en parle un peu plus, mais elle a du mal à tenir les bons souvenirs à l'écart de la tragédie. Quand elle pense à ces moments de grâce où toute la famille se collait dans le grand lit, à ces nuits où elle se réfugiait dans les bras de son père et le grondait tendrement parce qu'il ronflait, elle a un pincement au cœur. « C'est ridicule, je sais, mais je me dis: pourquoi ne l'ai-je pas laissé ronfler? »

Guidée par sa mère, qui s'est tenue digne et droite dans l'horreur, Juliette ne se laisse pas abattre par sa douleur. « Quand ces images deviennent envahissantes, il faut ravalier cette boule que l'on a en travers de la gorge et continuer à avancer », dit-elle. Tuesday's Children l'a beaucoup aidée en ce sens. L'hiver dernier, dans le cadre d'un programme appelé Helping Heals, elle est allée avec un groupe d'adolescents aider des sinistrés de l'ouragan Katrina à reconstruire leur maison. Une façon de cicatriser ses propres plaies.

Au-delà de l'effet thérapeutique, Tuesday's Children souhaite pousser des jeunes à oser créer ce monde de paix dont ils rêvent. Dans le cadre du projet Common Bond, des adolescents dont la vie a été bouleversée par le terrorisme suivent un programme de résolution de conflits mis au point par la faculté de droit de l'Université de Harvard. Ils apprennent à être autre chose que des victimes en colère. À croire que l'espoir peut aussi jaillir des cendres.

Malgré la douleur qui ne s'efface pas, Juliette y croit. « Je vis en me s'efface pas, si mon père était là, il serait fier de moi. » ■

**2749**

victimes retrouvées sur les lieux des tours jumelles à New York.

**1594**

victimes ont été identifiées scientifiquement.

# APRÈS LA DOULEUR,

Elles ont en commun d'avoir perdu un être cher lors des attentats du 11 septembre 2001 et d'avoir été poussées par leur colère à intervenir sur la place publique dans les débats liés à cette tragédie. Là s'arrêtent cependant les comparaisons entre **Debra Burlingame** et **Donna Marsh O'Connor**, qui tirent des leçons diamétralement opposées de cet événement.

## « CONSTRUIRE UNE MOSQUÉE À GROUND ZERO EST UNE PROVOCATION »

— DEBRA BURLINGAME



TEXTES  
RICHARD HÉTU,  
COLLABORATION  
SPÉCIALE



PHOTOS  
FRANÇOIS ROY

### NEW YORK

À quel moment précis Charles Burlingame, pilote de l'avion d'American Airlines qui s'est abattu sur le Pentagone, est-il mort ?

C'est en tentant de répondre à cette question que sa sœur, Debra Burlingame, a entamé la trajectoire qui devait faire d'elle la porte-parole la plus redoutable des familles des victimes du 11-Septembre. Avec Liz Cheney, fille de l'ex-vice-président des États-Unis, et William Kristol, rédacteur en chef de l'hebdomadaire *The Weekly Standard*, elle a aussi fondé l'organisation Keep America Safe.

« Connaissant mon frère, ancien pilote de combat, je savais que le pire aurait été qu'il soit encore vivant quand l'avion a percuté l'édifice. Cela aurait été pour lui une forme de torture », explique Debra Burlingame dans un hôtel de Manhattan, où la banlieusarde aux cheveux blonds a accepté de rencontrer *La Presse* après de longs pourparlers.

« Il me fallait donc tout savoir sur ce qui s'était passé dans l'avion. Cela signifiait lire tous les articles de journaux et tous les rapports officiels. »

Debra Burlingame a fini par acquérir la conviction que son frère avait rendu l'âme dans le cockpit du Boeing 757 au terme d'un combat violent qui lui a épargné les derniers moments du vol 77, à bord duquel se trouvaient 53 passagers, 6 membres d'équipage et 5 terroristes. Elle a tiré une certaine consolation de cette découverte. Mais sa colère n'était pas épuisée pour autant. Elle n'était plus seulement en rage contre les auteurs des attentats. Elle était également en fureur contre un système dont elle a découvert les nombreuses failles en lisant le premier rapport du Congrès sur le 11-Septembre.

Pour la première fois, elle a alors pris toute

la mesure des ratages qui avaient empêché les agences gouvernementales, dont la CIA et le FBI, de voir l'imminence des attentats du 11-Septembre.

« La lecture de ce rapport marque probablement le moment où, de la sœur éplorée qui veut savoir ce qui est arrivé à son frère dans le cockpit, je suis passée à une citoyenne vraiment préoccupée par l'infrastructure de sécurité de son pays », dit Debra Burlingame.

Dix ans après les attentats du 11 septembre 2001, l'ex-avocate et productrice de la chaîne Court TV ne se laisse plus dominer par la colère. Sa nature chaleureuse se manifeste même avec les journalistes, dont elle a pourtant tendance à se méfier. Mais sa combativité peut refaire surface à tout moment, comme ce fut le cas lors de la controverse autour du projet de construction d'une mosquée et d'un centre culturel islamique près de Ground Zero.

« Construire une mosquée de 15 étages à Ground Zero est une provocation qui fera couler encore plus de sang au nom d'Allah, avait-elle déclaré à l'époque, rejetant d'emblée l'argument de la liberté de culte. Ceux qui continuent à cibler et à tuer des civils et des soldats américains verront cela comme un symbole de leur progrès historique sur les lieux de leur victoire la plus sanglante. »

Debra Burlingame a défendu avec la même ardeur la plupart des décisions de l'administration Bush en matière de sécurité nationale, y compris le Patriot Act, les tribunaux militaires d'exception de Guantánamo, les techniques d'interrogatoire « renforcées » et le programme de surveillance électronique de la NSA.

« Je n'étais pas soldate de l'administration Bush, dit Debra Burlingame, qui a également contribué à la création de l'organisation 9/11 Families for a Safe and Strong America. Mais je ressentais une certaine obligation d'aider à

rétablir la vérité sur ce que faisaient nos gars à Guantánamo. C'était des gars de 18, 19 ans, dont plusieurs se sont enrôlés à cause du 11-Septembre, qui étaient accusés par des membres du Congrès, et pas seulement par des organisations de défense des droits de l'homme, de se conduire comme des bourreaux nazis. Je trouvais ça révoltant. »

Après l'arrivée de Barack Obama à la Maison-Blanche, Debra Burlingame a joué un rôle-clé dans la campagne contre la fermeture de Guantánamo et le renvoi de Khalid Cheikh Mohammed, cerveau des attentats du 11-Septembre, devant un tribunal de droit commun à New York. Dans ces deux dossiers, elle peut crier victoire : l'administration Obama a annoncé en mai le rétablissement des tribunaux militaires d'exception à Guantánamo, où Khalid Cheikh Mohammed sera jugé.

Mais elle déplore la décision du ministre de la Justice, Eric Holder, de confier à un procureur fédéral la mission d'enquêter sur les mauvais traitements que la CIA aurait infligés à de présumés terroristes. Selon elle, il ne fait aucun doute que les techniques d'interrogatoire « renforcées » de la CIA, que certains ont assimilées à de la torture, ont contribué à l'élimination d'Oussama ben Laden, une opinion qu'elle a communiquée directement à Barack Obama lors de la cérémonie qui a eu lieu à Ground Zero quelques jours après la mort du chef d'Al-Qaïda.

« Je lui ai dit que nous ne serions pas là en train de célébrer sans le travail des agents de la CIA qui ont eu recours aux techniques d'interrogatoire renforcées. J'ai ajouté que je trouvais incroyable qu'un procureur spécial soit en train d'enquêter sur leur rôle. »

Au moment d'écrire ces lignes, Debra Burlingame n'avait pas eu gain de cause dans ce dossier. Mais son combat n'était pas fini. ■

# LA RIPOSTE

## « BUSH ET CHENEY ONT TUÉ BIEN PLUS DE GENS QUE BEN LADEN »

— DONNA MARSH O'CONNOR



### LIVERPOOL

Le 10 septembre 2005, Donna Marsh O'Connor a enfin trouvé le courage de se rendre au bureau du coroner de New York, où l'attendait le dossier de sa fille, Vanessa, qui travaillait au 93<sup>e</sup> étage de la tour sud du World Trade Center.

Elle savait qu'elle trouverait parmi les documents des photos qu'elle ne s'était pas senti la force de voir jusqu'à ce jour. L'une d'elles, prise au polaroid, montre la jeune femme de 29 ans à l'endroit et dans la position où elle a été retrouvée, le 24 septembre 2001. Son corps n'a pas été déchiqueté ou pulvérisé comme tant d'autres; il était intact.

Sur d'autres photos, on voit les ossements d'un fœtus de 4 mois, assemblés avec soin, sur une table recouverte d'une toile bleue. C'est le bébé que portait Vanessa, que le médecin légiste a retiré de son ventre au moment de l'autopsie afin de prouver que la jeune femme, nouvellement mariée, était bel et bien enceinte.

« C'est resté dans ma tête pendant très longtemps », dit Donna Marsh O'Connor. *La Presse* l'a rencontrée au printemps dernier, chez elle. Elle vit à Liverpool, près de Syracuse, dans le nord de l'État de New York, avec son mari, ses deux fils et Lando, un bichon-yorkie qui accueille les visiteurs en jappant très fort.

« Lando est très nerveux depuis que nous avons fait euthanasier Skye, il y a deux semaines », dit M<sup>me</sup> O'Connor. La mort de Skye, le golden retriever de sa fille, représente un autre coup dur pour elle aussi.

Donna Marsh O'Connor ne regrette pas d'avoir vu les photos de sa fille et de son bébé. Mais elle regrette les retombées de ce qui est arrivé le lendemain de sa visite chez le coroner, à l'occasion d'une manifestation organisée par le groupe NY 9/11 Truth devant le siège des

Nations unies. Encore sous le choc des images qu'elle avait vues la veille, elle n'a pas prêté attention à la bannière placée au-dessus de la tribune où elle devait prendre la parole. « 9/11 Was an Inside Job » (« Le 11-Septembre est un coup monté de l'intérieur »), pouvait-on y lire.

Elle n'a pas non plus cherché à réprimer sa rage à l'égard de George W. Bush et de Dick Cheney.

« Je ne voudrais rien retirer de ce que j'ai dit ce jour-là, mais je voudrais que la vidéo de mon discours n'ait jamais été diffusée sur l'internet et que mes deux fils n'aient jamais eu à voir la douleur de leur mère », dit aujourd'hui cette femme menue, dont la voix douce est parfois étranglée par des sanglots.

Cette vidéo a également permis aux critiques de Donna Marsh O'Connor de la ranger parmi les « fêlés » (c'est son mot) qui épousent les théories du complot les plus farfelues à propos des attentats du 11 septembre 2001. « Si vous voulez mon avis, Dick Cheney a probablement eu un mot à dire dans la création de ces théories. Y a-t-il une meilleure façon d'éviter d'avoir à répondre aux questions sur ce qui est arrivé, et sur ce que nous avons fait après, que de dire "Regardez-moi tous ces fêlés" ? »

Des questions sur les attentats, Donna Marsh O'Connor s'en pose depuis la première heure. Pourquoi sa fille n'a-t-elle pas été évacuée de la tour sud après l'impact du premier avion? Pourquoi la NORAD n'est-elle pas intervenue pour intercepter les avions piratés? Pourquoi George W. Bush est-il entré dans cette école primaire de Floride après la première attaque contre le World Trade Center? Pourquoi l'espace aérien au-dessus du Pentagone n'a-t-il pas été mieux protégé?

Jusqu'à la campagne présidentielle de 2004, Donna Marsh O'Connor s'est contentée de soulever en privé ces questions et plusieurs autres. Mais Dick Cheney l'a incitée à s'exprimer

sur la place publique en suggérant que les Américains s'exposeraient à une nouvelle attaque terroriste en votant pour John Kerry.

« Croyez-le ou non, j'ai plus peur de vous que d'une autre attaque de ben Laden », a écrit Donna Marsh O'Connor dans une lettre ouverte à Dick Cheney publiée lors du troisième anniversaire des attentats du 11 septembre 2001.

C'était le début de sa campagne pour la création d'une « véritable » commission d'enquête sur cette tragédie. Si elle n'est pas prête à dire que les attaques ont été fomentées de l'intérieur, elle n'hésite pas, en revanche, à évoquer la possibilité que les dirigeants américains aient choisi de ne pas tenir compte de renseignements alarmants « parce qu'ils voulaient quelque chose qui les mènerait en Irak ».

« Ce sont des criminels, dit-elle au sujet de George W. Bush et de Dick Cheney. Ils ont tué bien plus de gens qu'Oussama ben Laden. »

Depuis quelques années, Donna Marsh O'Connor est porte-parole de l'organisation September 11th Families for Peaceful Tomorrows. À ce titre, elle a notamment défendu le projet de construction d'une mosquée et d'un centre culturel islamique près de Ground Zero.

« Nous voulons lutter contre l'idée que les familles du 11-Septembre sont un monolithe », dit-elle.

Mais rien ne comblera le vide et le désarroi créés par la mort de sa fille et par la conviction que son pays ne sera jamais plus le même après les guerres d'Afghanistan et d'Irak, le Patriot Act, Guantánamo, etc.

« Pour moi, il n'y a aucune différence entre les événements personnels et les événements politiques liés au 11-Septembre, dit-elle. Ils font tous partie du même cauchemar. [...] Je voudrais être celle qui dit: "Plantons beaucoup de drapeaux américains autour de nous et bottions beaucoup de derrières." J'aimerais pouvoir me leurrer à ce point. » ■

Les ruines du World Trade Center, encore fumantes, peu après les attaques terroristes perpétrées aux États-Unis le 11 septembre 2001.

PHOTO ALEX FUCHS, AFP. PHOTOMONTAGE LA PRESSE

# L'AMÉRIQUE CÔTÉ SOMBRE

Les attaques du 11 septembre 2001 ont changé la vie de millions de musulmans aux États-Unis. Avec la montée en puissance de groupes de droite comme le Tea Party, les cas d'islamophobie sont devenus plus courants. Et parfois d'une virulence extrême.



TEXTE  
NICOLAS BÉRUBÉ

## YORBA LINDA

Le soleil commençait à se coucher quand les manifestants sont arrivés.

Ils tenaient des pancartes « Bless the USA », des porte-voix, des drapeaux américains.

Les policiers étaient surpris. Ils attendaient environ 200 protestataires, mais près de 800 personnes étaient maintenant debout devant le centre communautaire de Yorba Linda, ville cossue et habituellement tranquille dans Orange County, enclave conservatrice située à une heure au sud de Los Angeles.

La tension a augmenté avec les cris des manifestants. Craignant pour leur sécurité, des employés qui devaient travailler au centre ce soir-là sont tout simplement rentrés chez eux.

Puis les premiers musulmans sont arrivés. Une vidéo amateur montre les familles musulmanes en train de marcher sur le trottoir sous les cris et les hurlements.

« Retournez chez vous ! », dit une voix. « Terroristes ! » « Retourne chez toi, retourne chez toi, retourne chez toi ! » « Retourne chez toi et va battre ta femme ! Tu es un lâche ! »

Adel Syed était estomaqué. Âgé de 23 ans, il n'avait jamais vu un tel spectacle, encore moins dans le quartier où il habite depuis des années, au cœur de l'État qui l'a vu naître.

« Je voyais la haine, l'animosité dans le regard des gens, dit-il. J'étais renversé. Des manifestants avaient emmené leurs enfants, et les enfants aussi criaient des insultes. »

Ce soir-là, le 13 février dernier, le Cercle islamique d'Amérique du Nord (ICNA) avait organisé un souper-bénéfice pour venir en aide aux familles musulmanes pauvres de la Californie. Selon les manifestants, l'ICNA soutient le réseau terroriste Hamas, des allégations sans fondement, selon l'organisme, qui ne fait l'objet d'aucune accusation.

Pendant que 320 personnes assistaient à l'activité à l'intérieur du centre, des personnalités donnaient des discours à l'extérieur, sur un petit podium érigé par des manifestants.

Le représentant républicain Ed Royce, élu d'Orange County, a dénoncé le « multiculturalisme que nos enfants apprennent à l'école », qui « paralyse le pays », selon lui.

Puis, Deborah Pauly, conseillère municipale dans la ville voisine de Villa Park, a pris le micro.

« Ce qui se passe dans le centre communautaire, ce n'est pas compliqué : c'est le mal en personne, a-t-elle dit sous les applaudissements. Je m'en fous si vous croyez que je suis folle. J'ai une fille ravissante, j'ai un fils de 19 ans qui est dans la marine américaine... Je connais plusieurs marines qui seraient heureux d'aider ces terroristes à avoir une rencontre prématurée au paradis. »

Cette dernière phrase a provoqué des rires et un tonnerre d'applaudissements.

### Combattre l'islam

L'islamophobie n'est pas un phénomène nouveau aux États-Unis. Après les attaques du 11-Septembre, les incidents islamophobes ont notablement augmenté. De 354 en l'an 2000, ils sont passés à 1501 en 2001, selon le *Journal of Applied Social Psychology*. On compterait entre 6 et 8 millions de musulmans aux États-Unis, selon le Centre de recherche musulman chrétien de l'Université Georgetown.

Or, depuis un an ou deux, les leaders musulmans réalisent que les manifestations agressives se multiplient. Au moins 22 États étudient des projets de loi pour interdire

l'application de la charia, la loi canonique islamique, bien qu'aucun mouvement ne cherche à l'imposer aux États-Unis. Au Tennessee, en Californie et ailleurs, des projets de construction de mosquées ont été la cible de manifestations enflammées qui ont entraîné une hausse de la présence policière près des lieux de culte islamiques.

Le changement est perceptible dans le dernier sondage national mené sur la question, en 2010, par le *Washington Post* et ABC News. Le sondage montre que 49 % des Américains ont une opinion défavorable de l'islam et que 37 % en ont une opinion favorable. En 2002, c'était le contraire, à 39 et 47 % respectivement.

Philip Seib, directeur du centre de la diplomatie publique à l'University of Southern California (USC), croit que les musulmans sont devenus les nouveaux « méchants » dans l'imaginaire populaire.

« Depuis la chute de l'URSS, et surtout depuis le 11 septembre 2001, les musulmans sont perçus comme l'ennemi, dit-il. En Europe, c'est lié aux problèmes économiques et à la concurrence pour les emplois non spécialisés. Aux États-Unis, c'est plutôt lié au fait que les musulmans sont souvent perçus comme « l'Autre », comme des gens dangereux ou exotiques. On le voit dans les films, dans les jeux vidéo, etc. »

Selon Waqas Syed, cette nouvelle réalité a frappé lors de la manifestation du 13 février. Secrétaire général du Cercle islamique d'Amérique du Nord (ICNA) et organisateur de la soirée à Yorba Linda, M. Syed affirme qu'aucune activité de l'ICNA n'avait jamais fait l'objet d'une telle manifestation en 43 ans.

« Les manifestants ne représentent pas la société au complet, dit-il. Mais pour une faction de l'extrême droite américaine, manifester contre l'islam est devenu la norme, c'est accepté. »

Les manifestations islamophobes, dit-il, ont fait leur apparition après l'élection de Barack Obama, parallèlement à l'essor du mouvement ultraconservateur Tea Party. Aujourd'hui, la droite et le Parti républicain instrumentalisent l'islamophobie pour mobiliser les troupes et recueillir des fonds.

« Nous avons un parti national qui attise la peur. Il parle de « reprendre notre pays ». Ces paroles jettent de l'huile sur le feu, et c'est aussi une façon de pousser les gens à militer, à solliciter des dons. Les officiels du parti refusent de condamner ces paroles. C'est un phonème dangereux. »

M. Syed donne l'exemple de l'American Freedom Defense Initiative, un groupe fondé à Orange County en 2006 avec un budget de 8000\$. « Cinq ans plus tard, l'organisation a un bureau à New York, des employés permanents et un budget annuel de 2 millions de dollars. »

L'American Freedom Defense Initiative prône les libertés individuelles et critique l'islam, aux États-Unis et ailleurs. Ses prises de position sont controversées : en juin, l'organisation a lancé une campagne pro-Israël dont le slogan était : « Dans toute guerre entre l'homme civilisé et le sauvage, soutenez l'homme civilisé. Soutenez Israël. Combattez le djihad. »

La Ligue anti-diffamation, organisme fondé par le B'nai B'rith, considère l'American Freedom Defense Initiative comme un groupe haineux.

Jointe par courriel, Pamela Geller, cofondatrice du groupe et chroniqueuse à Fox News, nie être contre l'islam. « Nous défendons la liberté religieuse et les droits de tous. »

**L'ISLAMOPHOBIE N'EST PAS UN PHÉNOMÈNE NOUVEAU AUX ÉTATS-UNIS. MAIS APRÈS LES ATTAQUES DU 11-SEPTEMBRE, LES INCIDENTS ISLAMOPHOBES ONT NOTABLEMENT AUGMENTÉ.**

En 2010 :

**49%**

des Américains ont une opinion défavorable de l'islam comparativement à

**37%**

qui ont une opinion favorable de l'islam.

— Sources *Washington Post* et ABC News



DES RESTES HUMAINS AU MUSÉE DU 11-SEPTEMBRE

TEXTE RICHARD HÉTU | COLLABORATION SPÉCIALE

PHOTOS REUTERS ET AFP

NEW YORK — L'attentat contre les tours jumelles du World Trade Center de New York a officiellement fait 2749 victimes, dont 1594 ont pu être identifiées — la plupart grâce aux techniques d'analyse de l'ADN — et inhumées, intactes ou fragmentées.

Et les autres victimes? Elles se retrouveront en grand nombre dans une pièce du Musée du 11-septembre, qui contiendra plus de 9000 fragments d'ossements non identifiés. La pièce, qui sera placée sous la responsabilité du bureau du coroner de New York, sera accessible aux seules familles des victimes.



Personne n'a le droit d'avoir des passe-droits, d'être dans une classe à part», écrit-elle.

Elle ne croit pas que tous les musulmans américains constituent une menace mais voudrait que les musulmans critiquent leur propre communauté plutôt que de se poser en « victimes ».

« Les mosquées aux États-Unis enseignent la haine et la violence. Tant que les musulmans ne dénonceront pas cette situation, c'est impossible de distinguer les gens de bonne foi des suprématistes. »

Quant à l'utilisation du mot « sauvages » pour désigner les Palestiniens, M<sup>me</sup> Geller ne regrette rien.

« Quiconque célèbre la mort d'innocents perd sa place à la table de l'humanité. Le mot « sauvage » est bien choisi. Le fait qu'il vous choque confirme mon opinion: dire la vérité est maintenant considéré comme un discours haineux. »

#### Contre-manifestations

La hausse des incidents islamophobes a poussé bien des jeunes musulmans à réagir. Sur le Net, plusieurs sites dénoncent les actes et les discours anti-islam. C'est le cas de Loonwatch.com, lancé en 2009 par une douzaine de personnes qui veulent garder l'anonymat par crainte des représailles.

L'un des fondateurs a dit à *La Presse* qu'il s'attendait à un renforcement des sentiments islamophobes. « Bien des chrétiens conservateurs se font dire jour après jour que les musulmans veulent "s'emparer" des États-Unis, dit-il. Ils font de plus en plus de bruit avec leur opposition à l'islam et aux musulmans. Ils ne s'en cachent plus: ils sont là pour "combattre l'Islam". »

Philip Seib estime quant à lui que les actions pour interdire les mosquées sont une atteinte inacceptable aux valeurs fondamentales de la Constitution et doivent être

contrées. « Cela dit, ajoute-t-il, je ne crois pas que l'Américain moyen soit représenté dans ces groupuscules extrémistes. Je crois que les gens sont probablement plus méfiants que haineux envers les musulmans. Les groupes extrémistes croient en leur cause, mais la population en général ne semble pas emboîter le pas. »

Devant cette offensive de la droite, des musulmans font front commun... avec leurs voisins.

Le 18 mars dernier, un groupe de musulmans de Villa Park a manifesté devant l'hôtel de ville pour dénoncer les propos incendiaires de la conseillère Deborah Pauly. Environ 600 personnes ont participé à cette manifestation, dont des juifs, des catholiques, des Latino-Américains et même de jeunes marines, qui voulaient montrer leur appui.

La manifestation avait été organisée par Nadia Hassan, jeune mère de famille qui avait été particulièrement offensée par les propos de la conseillère Pauly. « Mon père est marine et a combattu à la guerre de Corée, explique-t-elle. Il est fier des marines, fier d'avoir servi son pays. Entendre une élue invoquer les marines de cette façon était une double insulte pour moi. »

La récente virulence des manifestations anti-islam est inédite et n'est pas enracinée dans une culture d'exclusion à Orange County, dit M<sup>me</sup> Hassan. « Orange County est très multiethnique. J'ai grandi dans une rue où nos voisins étaient catholiques, juifs, etc. Tout le monde se connaissait. Les enfants jouaient ensemble. Je n'ai jamais rien senti de méchant ou de blessant avant aujourd'hui. »

Adel Sayed est du même avis. Responsable des relations gouvernementales au Conseil des relations islamiques américaines à Los Angeles (CAIR-LA), il a grandi à Orange County et n'a jamais senti qu'il était considéré comme « l'ennemi ».

« Je crois que l'effet de groupe donne à certains le courage d'exprimer leur rage. Avec cette histoire de mosquée à Ground Zero et l'opposition qu'elle a suscitée, on dirait que le ton a changé. C'est devenu acceptable. de réunir une foule et de crier contre les musulmans. »

Quand il était président, George W. Bush envoyait un message clair: il était en guerre contre les extrémistes.

« Aujourd'hui, il n'y a plus de chef chez les conservateurs, alors toutes sortes de propos circulent. Personnellement, j'ai déjà été la cible de commentaires désobligeants ici et là, mais voir les gens manifester contre moi, c'est complètement autre chose. Pour la première fois, j'ai vu le côté sombre de l'Amérique. »

Dix ans après les attaques du 11-Septembre, le sentiment anti-islam est donc plus présent en Amérique. Et les musulmans américains s'attendent à voir ce courant prendre de l'importance dans les prochaines années.

Nadia Hassan croit que l'élection présidentielle de 2012 donnera lieu à des débordements. « Ce sera à nous, et aux gens de conscience, de nous lever et de combattre l'intolérance », dit-elle.

Adel Sayed, lui, prend la chose avec philosophie: « Je ne suis pas en colère contre ces gens. Dans l'histoire américaine, toutes les minorités sont passées par là. Les catholiques, les juifs, les Italiens, les Irlandais, les Japonais... C'est comme un rite de passage. »

#### Un président musulman?

Un musulman pourrait-il être élu à la tête des États-Unis? La chose est pour le moment peu probable, mais d'autres options le sont encore moins. Selon un sondage PEW réalisé plus tôt cette année, 45 % des Américains disent qu'ils seraient peu susceptibles de voter pour un candidat musulman. Or, cette proportion grimpe à 61 % dans le cas d'un candidat athée. ■

Les manifestations islamophobes se sont multipliées aux États-Unis depuis les 10 dernières années.

Sur la photo, une Américaine proteste, le 30 juillet 2010, contre la construction d'une mosquée à Temecula, en Californie. PHOTO MIKE BLAKE, REUTERS

Les visiteurs du musée passeront devant un mur sur lequel se trouveront une citation de Virgile et une plaque qui signalera que là se trouvent les restes de victimes des attentats du 11 septembre. Le fait que ces restes soient gardés au musée ne fait pas l'unanimité.

« Ce sont les restes de nos bien-aimés - nos fils, nos filles, nos frères, nos sœurs, nos conjoints... Nous avons le droit de décider de l'endroit où ils passeront l'éternité », a déclaré Rosemary Cain, porte-parole de 17 familles qui ont fait une demande dans le cadre de la loi sur la liberté de l'information pour obtenir les

coordonnées de toutes les familles de victimes du 11 septembre.

M<sup>me</sup> Cain et son groupe veulent mener un sondage auprès des familles pour connaître leur opinion sur la décision du musée de garder en ses murs les restes non identifiés. Les responsables soutiennent quant à eux que c'était une demande expresse de la grande majorité des familles des victimes.

Les restes de 13 des 19 pirates de l'air du 11 septembre ont été identifiés et sont conservés dans des endroits tenus secrets à New York et en Virginie. Personne ne les a encore réclamés. ■



## PEUT-ÊTRE QU'EN 2026...

| TEXTE KIM THUY |

Couturière, caissière, traductrice, cuisinière et avocate, Kim Thuy a exercé de nombreux métiers avant de devenir écrivain. Originaire du Viêt Nam où elle passe son enfance, elle fuit avec sa famille le régime communiste. Après plusieurs mois passés dans un camp de réfugiés en Malaisie, elle arrive au Québec à l'âge de 10 ans. En 2009, elle couche sur papier son premier roman, *Ru*, un immense succès commercial et critique. Elle a remporté plusieurs prix, dont celui du Gouverneur général. Pour ce cahier spécial, *La Presse* lui a demandé d'écrire une œuvre inédite sur le thème du 11-Septembre.



Au moment où les tours étaient éventrées par le nez des avions et sectionnées par leurs ailes, j'étais dans une ferme, dans un coin reculé de l'Italie, où les vaches portaient des noms mignons et où les poules couraient dans la basse-cour avec les perdrix, les pintades et les dindons. Cette journée-là, le ciel était sage, lent et serein comme un mandala tibétain. Dans les champs, on n'entendait que des rires parce que la fermière ne parlait ni l'anglais ni le français et que mon italien se limitait aux noms des pâtes. Les herbes folles nous chatouillaient les pieds et les brises, les nuques dénudées. Au milieu de ce moment suspendu dans le temps, le mari de la fermière est venu nous prendre par la main pour nous traîner jusqu'à la seule petite télévision oubliée dans le fond de la salle commune. Les images étaient floues, poussiéreuses et enfumées. Je reconnaissais Manhattan grâce aux immeubles autour des deux tours. Nous étions plusieurs devant l'écran. Mais, personne ne parlait. J'étais convaincue qu'il s'agissait d'un film de science-fiction, un genre de cinéma qui m'est toujours resté mystérieux. Je ne réussis jamais à différencier le méchant du bon, identifier le héros et le diable, séparer l'allégeance de la vengeance même si le rôle de chacun y est toujours clairement établi, annoncé et présenté. Peut-être que les bruits assourdissants des explosions, les directions multiples des tirs de lasers et le vide des trous noirs m'étonnaient trop. Ou peut-être que je ne m'y retrouve pas parce que les pouvoirs excessifs de ces personnages sont toujours surhumains, de même que leurs désirs de conquête. C'est pourquoi j'ai quitté la salle parce que la fumée de l'incendie, l'effondrement des tours, la panique des gens ressemblaient aux effets spéciaux d'un mauvais film. Je refusais de croire que quelqu'un ait eu cette idée, que des humains se soient assis autour d'une table pour dessiner ce plan d'attaque, que des gens aient désiré une telle destruction. Je suis douée d'aveuglement volontaire, un don naturel, comme les faons et les autruches, alors je pouvais fermer les yeux. Ou peut-être suis-je trop petite, trop naïve, trop ignorante pour avoir la capacité de comprendre des événements qui dépassent mon imagination.

Je suis repartie le lendemain à Rome pour retourner chez moi. Cette année-là, j'habitais Bangkok, dans une tour qui surplombait un quartier aux toits en feuilles de tôle ondulée, rouillées et certainement trouées par la corrosion. Ma vie s'écoulait à l'abri d'une barrière gardée par des hommes en uniformes bien repassés. Mon quotidien se déroulait au dixième étage, en dessous d'une terrasse et d'une piscine, à côté des cuisines en marbre, au milieu des femmes lourdes de jades et de diamants. J'étais loin de la réalité. Alors, je me permettais de ne pas écouter CNN, ni la BBC. Je lisais le *International Herald Tribune*, mais jamais les premières pages. J'ouvrais *The Economist* à l'envers, en commençant par la page nécrologique et en m'arrêtant au milieu. J'avais l'excuse de ne pas parler le thaïlandais et aussi, d'avoir des nausées, des étourdissements, des vomissements pour me soustraire aux mots trop lourds et aux images trop vives. Je restais en boule, en retrait des bavardages, comme mon fils dans mon ventre. Je sortais rarement de la maison parce que je ne comprenais pas pourquoi des vendeurs souriants offraient, dans les rues, des t-shirts avec le visage d'Oussama ben Laden montré en tant que vilain dans une main et en héros, dans l'autre. J'aurais pu leur poser des questions. Mais, je ne l'ai pas fait parce que je ne voulais pas choisir le bon ou le méchant, nous réduire à ces deux seuls qualificatifs. Je suis restée dans l'ignorance.

L'année suivante, j'ai quitté Bangkok pour revenir chez moi, à Montréal. Je me suis rapprochée de New York, de mon oncle favori qui y habite depuis une vingtaine d'années. Depuis, j'ai traversé cette ville en long et en large moult fois, allant d'un building de Frank Gehry dans le Meat Packing District à une des sculptures gigantesques de Richard Serra au Gargosian Gallery, mangeant des noix d'acajou grillées dans la rue, des gnudi au Spotted Pig, des cornets dans le Little Japan. J'ai usé de nombreuses semelles dans cette ville. J'ai pris des autobus, des métros, des taxis pour me lancer dans toutes sortes de directions. Mais, jamais, je n'ai marché jusqu'au Ground Zero. Dans ma tête, les tours existaient toujours, la ville de New York était la même, aussi vibrante, aussi fébrile, aussi libre même si une amie m'a longuement décrit les lourdes ceintures de sécurité dans tout le quartier autour des bureaux des Nations Unies lors d'une

réception où elle devait se présenter plusieurs mois après le 11 septembre 2001, et une autre qui avait déposé une demande pour émigrer au Canada, et un autre qui avait un parachute dans son tiroir au travail. Le monde se transformait en zone de guerre sans moi, même si je suivais les nouvelles règles de conduite à la lettre : quand je prends l'avion, je ne porte plus de bijoux, ni de ceinture, ni de parfum; je transpose de la crème dans des bouteilles d'hôtel et je n'offre plus de boîtes de sirop d'érable parce que je me limite à une bagage à main qui s'ouvre rapidement pour les inspections aux douanes. Ainsi, je n'ai jamais eu à constater les changements d'attitude des douaniers, car j'évitais les soupçons, les interrogatoires, les fouilles... J'ai pu préserver mon ignorance pendant des années. Mais, comme on le dit souvent, la réalité nous rattrape qu'on le veuille ou pas.

Ma petite famille et moi, nous étions dans un aéroport. Mon cadet avait 7 ans, clairement autiste avec ses index bien enfoncés dans les oreilles. Nous faisons la queue alors que mon fils sautillait nerveusement sur place après avoir vu de loin les gants en latex bleu des inspecteurs. Il a peur des mains gantées des docteurs, celles qui veillent sur son bien-être et des douaniers, celles qui assurent notre sécurité commune. Son anxiété atteignait son sommet quand je lui ai enlevé ses babouches en mousse colorée. Alors, il s'est mis à courir de façon erratique, agitée et brusque, entre les gens et les valises, comme une bête claustrophobe et traquée. Ses pas saccadés et nerveux rendaient son tracé imprévisible. Un voyageur, en essayant de l'éviter, lui a marché sur les pieds, il est tombé. C'était ainsi que mon mari a pu l'immobiliser et lui faire traverser le portique de sécurité. Une femme est venue me dire que j'ai encore de la chance, car elle ne peut plus voyager avec son fils. Il est autiste également et souffre des mêmes peurs que celles de mon fils, mais il mesure six pieds trois. Alors, les douaniers le craignent, avec raison, quand il refuse de se départir de ses trois cuillers qu'il tient en permanence dans sa main gauche. Depuis le 11 septembre 2001, il devient instantanément un danger public et les cuillers, une arme. Peu de temps après ce moment où mes œillères sont tombées, j'ai entendu deux autres mères parler de leur fils respectif. La première avait un fils qui a péri dans la deuxième tour, après lui avoir laissé un message téléphonique disant qu'il était sauf. La deuxième ne sait pas si son fils est coupable ou non d'actes terroristes reliés à l'attaque. Il attend sa sentence. Les deux femmes se sont rencontrées la première fois en 2002 à l'initiative d'Aïcha Al Wafi qui désirait présenter ses condoléances aux familles des victimes. Phyllis Rodriguez était la seule mère présente dans la salle. Phyllis est juive et Aïcha, musulmane. Rien n'était prévu pour que ces deux personnes puissent tenir une conversation, ou même juste se saluer. Et pourtant, elles marchent aujourd'hui main dans la main pour sillonner la planète avec leur message sur la tolérance, sur l'apprentissage de l'autre, sur l'ouverture d'esprit parce que toutes deux avaient été saisies par leur regard maternel, cet amour universel qui fait de toute perte d'enfant, peu importe la manière, une seule et même douleur. Phyllis répète souvent que sa souffrance reçoit de la sympathie et celle d'Aïcha, de l'hostilité. Le mari de Phyllis a écrit une lettre le 15 septembre 2001 demandant à son président de ne pas participer à la gradation de la haine, de ne pas tomber dans le piège de la vengeance et de la colère, et j'ajouterais peut-être, de ne pas écrire le scénario d'un film de science-fiction. Or, nous aimons le cinéma avec ses héros et ses vilains, et surtout le crime et le châtement... Alors, nous sommes partis en guerre, comme prévu, pour contrôler la violence.

Depuis 10 ans, des cercueils recouverts de drapeaux s'ajoutent aux atrocités du 11-Septembre. Nous nous souvenons de cette date, non pas seulement en son anniversaire, mais à chaque retour d'avion transportant ceux qui avaient pour mission de protéger notre bonheur, de préserver notre innocence.

En 10 ans, combien de mères de plus ont perdu leur enfant? Combien d'enfants de plus sont privés de leur parent? Combien de conjoints de plus pleurent en silence? Certainement beaucoup. Sans aucun doute, beaucoup trop. Alors, peut-être qu'il ne faut pas compter les années en nombre de vies perdues ou de larmes versées, mais compter plutôt les gestes courageux posés par ceux qui ont réussi à trouver le plus petit dénominateur commun entre les fractions et les factions pour considérer l'humain en nous en sa valeur absolue, ni positif, ni négatif, juste humain, comme ce père japonais qui s'entête à construire, malgré les obstacles, malgré la douleur, malgré lui, un centre communautaire en Afghanistan à la mémoire de son fils, réduit en poussière dans les feux du World Trade Center.

Peut-être que notre innocence nous sera redonnée par notre désir de nous surpasser, de la même manière que Minoru Yamasaki, architecte américain d'origine japonaise qui a dessiné, malgré, (ou grâce à?), son acrophobie, les tours les plus hautes du monde. Il a poussé sa peur jusqu'au vertige. Pierre Neumann, un ami poète, vous dirait que le vertige est la vie qui passe entre la lumière du monde et le secret de nos nuits.

Peut-être que le temps nous aidera à devenir l'être que nous sommes : vulnérable et multiple, puissant et incertain, humble et rêveur, fragile et ambitieux, empathique et déterminé, faible et bienveillant, indécent et honnête, déraisonnable et délicat, imparfait et pudique, naïf et combatif, inconséquent et pur, compliqué et complexe, tout et plus. Bien plus, mais peut-être qu'il faudrait absolument éviter d'être surhumain.

Peut-être qu'à la date du 25<sup>e</sup> anniversaire, le 11 septembre 2026, nous partagerons tous le même ciel bleu, sans nous soucier de ce qui pourrait se cacher dans les talons des bottines, ou dans les troussees de maquillage, ou dans les biberons de lait. J'ai appris dernièrement que M<sup>me</sup> Kim Phuc, la petite fille brûlée au napalm en 1972, courant sur l'autoroute 1 près de Saigon, est allée se recueillir, 25 ans plus tard, au Vietnam Veterans Memorial Wall à Washington D.C., avec des vétérans américains, auprès des hommes et femmes qui ont vécu le même passé, le même pan d'histoire, le même drame. Son corps porte encore lourdement les traces de cette guerre mais son visage affiche le sourire de celle qui a su continuer pour recevoir aujourd'hui le regard de ses enfants. ■



| ILLUSTRATION RACHEL HOTTE, LA PRESSE |

# Le nouveau méchant



MARC CASSIVI

Le « méchant Arabe » est devenu ce qu'était autrefois le « vilain communiste » dans l'imaginaire collectif, nourri par les œuvres de fiction, en particulier à la télévision et au cinéma. Et, depuis le 11 septembre 2001, cette image est beaucoup plus violente.

Mais s'il est vrai que les attentats du 11-Septembre ont contribué à figer le stéréotype du terroriste arabo-musulman dans les œuvres populaires, les spécialistes s'accordent à dire que l'image négative de l'islam au cinéma ne date pas d'hier.

« L'un des grands mythes est que le 11-Septembre a créé le personnage du méchant Arabe musulman au cinéma », fait remarquer Jack Shaheen, spécialiste de l'image des Arabes au cinéma et à la télévision, auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet, dont le récent *Guilty: Hollywood's Verdict on Arabs after 9/11*.

« Avant le 11 septembre 2001, dit-il, j'ai recensé plus de 1000 films qui véhiculaient une image défavorable de l'islam. J'ai fait des recherches exhaustives sur le sujet. Ce que les événements du 11-Septembre ont fait, c'est donner l'impression que ce stéréotype est valide. Les gens m'ont dit: "Vous déplorez que les Arabes soient dépeints en terroristes dans les œuvres de fiction. Or, ce sont des terroristes!" Déjà, dans le cinéma des années 20, l'image du cheikh machiste de films tels *The Sheik* ou *Beau Geste* n'était pas très flatteuse. Le riche Arabe parvenait à séduire les femmes, pratiquement à leur corps défendant. Mais c'est dans les années 60 et 70, principalement en raison du conflit israélo-palestinien, que l'Arabe est clairement devenu un "méchant" au cinéma, au même titre que le communiste. *Exodus*, avec Paul Newman, en 1960, en est probablement la première illustration.

« Le méchant Arabe a toujours été présent au cinéma et à la télévision, mais le stéréotype s'est renforcé au moment de la crise de l'OPEP, soutient Jack Shaheen, dont l'essai *Reel Bad Arabs* a inspiré un documentaire du même nom. Bien sûr, le communiste était le méchant par excellence, mais à ses côtés il y avait le Palestinien. Dans le contexte du conflit israélo-arabe, je crois qu'il y a eu réticence de Hollywood à humaniser l'Arabe et le musulman. »

Vers la fin des années 70, le cinéma hollywoodien associe l'Arabe au terroriste au point de les confondre, dans des films comme *Black Sunday* (1977), dans lequel des Palestiniens fomentent un attentat dans le stade où se déroule le Super Bowl. La tendance ne se dément pas et atteint une sorte d'apogée avec *True Lies* (1994), où Arnold Schwarzenegger tente d'empêcher des Arabes de prendre possession d'un avion pour attaquer Washington, ou encore *The Siege* (1998), à propos d'une attaque terroriste sur New York.

L'image du méchant Arabe dans la culture populaire américaine n'a certainement pas été « adoucie » par les attentats du 11 septembre

2001. « Ce que le 11-Septembre a fait, c'est de légitimer davantage l'utilisation de la violence dans les œuvres de fiction. Les films sont de plus en plus violents, de plus en plus extrêmes et brutaux », croit Wheeler Winston Dixon, professeur de cinéma à l'Université du Nebraska et auteur de l'essai *Film and TV after 9/11*.

« Le 11-Septembre a inspiré beaucoup d'œuvres sur le thème de la vengeance, dit-il. Et la violence a décuplé en ce sens. On ne pouvait gagner la guerre au terrorisme sur le terrain, alors on s'est mis en tête de la gagner à l'écran. La violence a été justifiée parce que les gens se sentaient impuissants. La télévision, en particulier, s'est nourrie de cette paranoïa et de cette peur, essentiellement à des fins commerciales. »

## L'impact du petit écran

Si le cinéma américain a popularisé bien avant le 11 septembre 2001 le personnage du méchant Arabe, les attentats contre le Pentagone et le World Trade Center ont eu un écho sans précédent au petit écran. Plusieurs émissions de télévision, dont la portée dépasse largement les frontières des États-Unis, ont profité de la tragédie pour perpétuer ce stéréotype: la série *24*, en particulier, mais bien d'autres aussi, telles *Sleeper Cell*, *Threat Matrix* ou *CSI*.

« Il n'y a jamais eu d'effort pour contrer cette perception, regrette Jack Shaheen. L'effet a été désastreux sur l'image des Arabes et des musulmans. Mépriser les Arabes est devenu non seulement acceptable, mais politiquement correct. »

« Essentially, ce que dit la série *24*, c'est que la fin justifie les moyens et que les méthodes de torture sont nécessaires et souhaitables si, au final, on peut déjouer des complots terroristes », ajoute Wheeler Winston Dixon, qui insiste sur les liens entre le producteur de *24*, républicain conservateur, et la Maison-Blanche sous George W. Bush.

La télévision et le cinéma américains ont aussi proposé des visions plus nuancées de l'Arabe et du musulman, avant et après le 11 septembre 2001. Dans *Three Kings* (1999), notamment, où l'Arabe prend à la fois les traits du « bon » et du « méchant ». Aussi, le ton anti-arabe des émissions de télé et des films, clairement identifiable dans la foulée des attentats, semble s'être estompé avec le temps.

Dans une étude publiée il y a quelques mois, réalisée sur un échantillon de 23 films produits entre 1999 et 2010, le professeur Laurence Michalak, spécialiste du Proche-Orient à l'Université de la Californie à Berkeley, a conclu que l'image de l'Arabe s'était en quelque sorte « humanisée » au grand écran depuis les attentats du 11-Septembre.

« Récemment, plusieurs films indépendants, comme *Amreeka*, *The Visitor*, *Just Like Us*, *Cairo Time*, *Syriana* ou *Les cerfs-volants de Kaboul*, ont proposé une vision plus humaine de l'Arabe et du musulman, constate aussi Jack Shaheen, qui se réjouit du fait que de jeunes cinéastes, plus renseignés sur l'islam, ne perpétuent pas les mêmes préjugés que leurs aînés. Mais il n'y a pas encore eu de grand succès hollywoodien pour détruire complètement le stéréotype, comme l'avait fait *Devine qui vient dîner?* pour les Noirs. » ■



Rudolph Valentino, *The Sheik*, 1921.

« DÉJÀ, DANS LE CINÉMA DES ANNÉES 20, L'IMAGE DU CHEIKH MACHISTE DE FILMS TELS *THE SHEIK* OU *BEAU GESTE* N'ÉTAIT PAS TRÈS FLATTEUSE. »

— Jack Shaheen





# Comment je suis devenue chroniqueuse arabe



RIMA  
ELKOURI

J'ai été nommée chroniqueuse à *La Presse* un certain 10 septembre 2001. Le 11, bien malgré moi, je suis devenue chroniqueuse arabe.

Je n'ai jamais voulu de cette étiquette. « Pas envie d'être arabe. » C'était le titre de ma première chronique. Non pas qu'il y ait dans mes origines quoi que ce soit de honteux. C'est juste que l'idée de me retrouver dans le camp des suspects, aux côtés de millions de gens pas plus suspects que moi, ne m'intéressait pas.

Jusqu'à-là, jusqu'au 10 septembre 2001, le racisme m'était une chose étrangère. Je suis née et j'ai grandi à Montréal, entourée de gens qui avaient des noms souvent bien plus exotiques que le mien. Mon père, qui a déposé ses valises au Québec en 1967, m'a toujours dit que nous étions « citoyens du monde ». Longtemps, je n'ai même pas su que j'étais une « minorité visible ». Le pire qui m'était arrivé, c'était de me faire traiter de chameau et d'en rire. Mais voilà que, du jour au lendemain, dans un univers médiatique post 11-Septembre beaucoup plus homogène que ne l'est la société, j'étais devenue sans le savoir une sorte de porte-parole arabe par défaut. Que je le veuille ou non, ma parole individuelle était nécessairement lue par plusieurs comme une parole collective. Je n'étais pas assez arabe pour certains. Je l'étais trop pour d'autres. Coupable par association.

Le 11-Septembre n'a pas fait de moi une victime. Avoir une tribune où l'on peut défendre ses idées est un luxe que les victimes n'ont pas. La tragédie a plutôt fait de moi un témoin privilégié, à cheval entre deux mondes. En 10 ans, mon courrier est devenu un observatoire fascinant, souvent troublant. J'y ai observé la xénophobie de très près comme d'autres observent les punaises de lit. Régulièrement, depuis septembre 2001, des lecteurs me somment de retourner dans « mon pays ». Ce qui est plutôt embêtant quand on vient d'une contrée exotique nommée Cartierville.

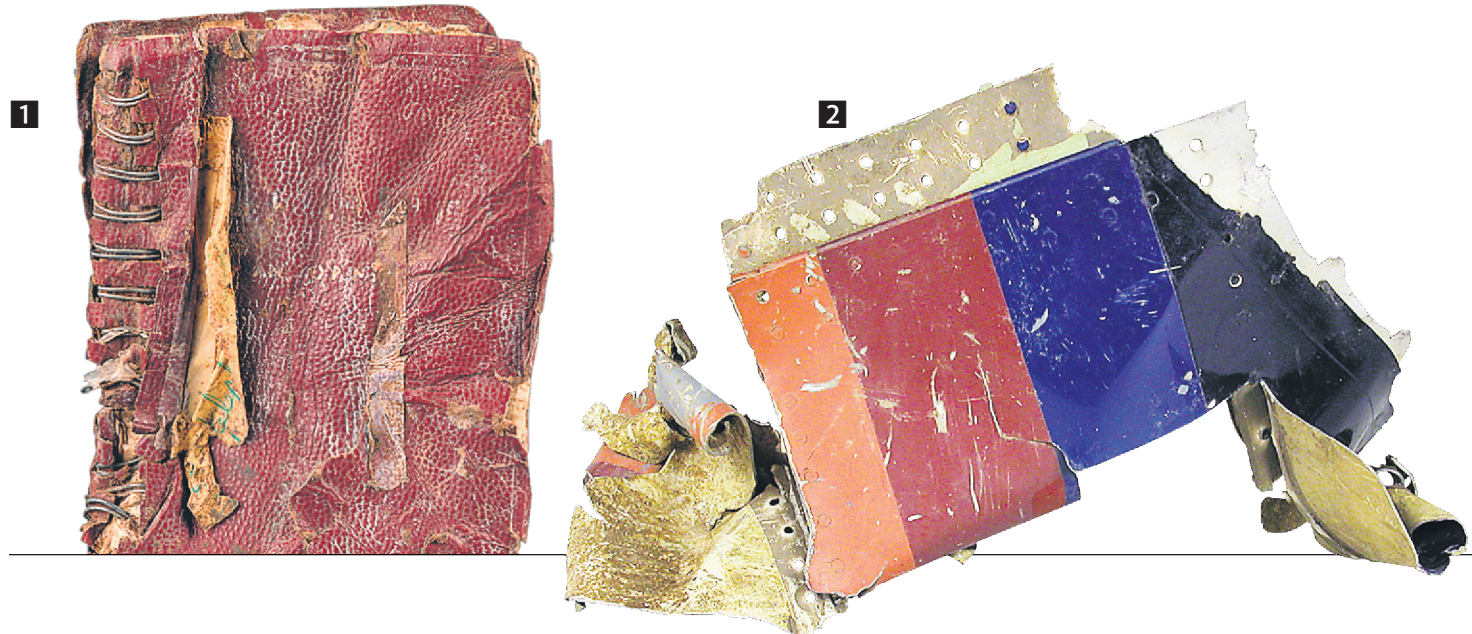
J'ai toujours été allergique au communautarisme. Je n'ai jamais prétendu parler au nom d'une communauté. Et quand bien même j'aurais voulu le faire... Quand on me dit: « Vous, dans votre pays... », je ne sais pas de quel pays on parle. Il règne un tel désordre dans mes racines que tout le monde s'y perd, moi la première. Je suis un peu syrienne et un peu libanaise, même si, officiellement, ces deux peuples-là se détestent. Un peu sénégalaise, un peu française. Un peu arménienne, même si je ne parle pas un traître mot d'arménien. D'origine chrétienne, même si on me croit musulmane. De langue maternelle arabe, même si je parle l'arabe avec un accent québécois. Gaspésienne par alliance, montréalaise dans l'âme.

De mon observatoire, depuis 10 ans, j'ai vu et lu beaucoup d'ouverture, de mains tendues et de curiosité. Mais j'ai aussi vu, à mon grand désarroi, que le fait de cracher son mépris pour l'Arabe et le musulman devenait au fil du temps socialement acceptable. Au plus fort de la crise des « accommodements raisonnables », nourrie de populisme et de paranoïa post 11-Septembre, les messages racistes faisaient partie de mon quotidien. Au début, j'en étais bouleversée. Avec le temps, je me suis habituée. J'envoie le tout directement à la poubelle. Pas de temps à perdre avec ces ignorants.

L'ennui, c'est qu'ils ne sont pas toujours ignorants. C'est peut-être ce qui m'a le plus troublée depuis 10 ans. Ces messages qui suintent le racisme, venus de gens visiblement instruits. Cette haine qui n'a pas l'excuse de l'ignorance et qui se drape même de vertu. Le racisme sans faute d'orthographe me semble la pire forme qui soit.

En 10 ans, j'ai finalement appris que, peu importe qui l'on est vraiment, il est difficile d'échapper à ce que les autres voient en soi. Les clichés ont la vie dure. Très souvent, à la simple lecture de mon nom, on me prête des idées, des intentions ou encore des origines qui ne sont pas les miennes. « Vous êtes d'origine grecque! », a un jour insisté, en ondes, un animateur de radio de Québec. Je venais de lui dire que non. Il a insisté sans malveillance, mais avec une assurance qui laissait pantois. J'ai presque eu envie de céder. Bon, O.K., si vous insistez, juste pour aujourd'hui, je suis une chroniqueuse grecque. Depuis le temps que je rêve d'aller en Grèce... Ça me changera de Cartierville. ■

Un taliban présumé, capturé à la suite d'une opération américaine dans la province de Kandahar, en Afghanistan, le 15 août 2011.  
PHOTO ROMEO GACAD, AFP



# LES TÉMOINS DE L'HORREUR

L'histoire a été racontée 1000 fois, en mots et en images. Mais un simple objet, vestige du drame, porte une charge émotive inégale.



TEXTE  
JUDITH  
LACHAPELLE

PHOTOS  
MUSÉE NATIONAL  
D'HISTOIRE  
AMÉRICAINNE

## WASHINGTON

Dans les coulisses du Musée national d'histoire américaine, au cœur de la capitale, le conservateur Cedric Yeh pousse la porte d'un local d'entreposage.

« Nous y voici. » Il soulève délicatement un papier de soie blanc qui recouvre une boîte. À l'intérieur, des dizaines de ceintures de sécurité effilochées, déchirées, pleines de boue séchée, les boucles tordues et noircies. Ce sont celles qui portaient les passagers du vol 93 qui s'est écrasé dans un champ de Shankville, en Pennsylvanie, le 11 septembre 2001.

Silence. Il n'y a rien à ajouter. Cedric Yeh replace le papier sur la boîte. L'histoire a été racontée 1000 fois, en mots et en images. Mais un simple objet, vestige du drame, porte une charge émotive inégale. « Ce sont des objets auxquels on ne fait pas attention tellement ils font partie de nos vies, observe M. Yeh. Mais les voir comme ça, brisés et sales, montre la destruction à laquelle ils ont été soumis. » Et laisse en suspens une question lancinante: pourquoi?

Dans les salles du Musée national d'histoire américaine se trouvent quelque 300 objets collectés dans les semaines qui ont suivi l'attentat par des conservateurs encore incertains de leur valeur historique. En décembre 2001, le gouvernement américain a demandé au musée de documenter les attentats pour la postérité. Ses conservateurs, habitués jusque-là à rechercher des objets qui témoignaient du passé, ont été plongés dans le présent... et l'avenir.

Car si les conservateurs de 2001 ignoraient quels objets seraient les plus symboliques, ils ne doutaient pas que leurs successeurs, eux, sauraient.

« Les musées parlent à travers les objets, des objets qui vont survivre beaucoup plus longtemps que l'expression », a dit à *La Presse*, en 2003, le regretté conservateur David Shayt. L'un de ceux qui ont le plus contribué à étoffer la collection du 11-Septembre. « Ces objets seront encore là dans 600 ou 800 ans pour raconter leur histoire. Nous n'avons peut-être pas besoin d'eux en ce moment pour nous souvenir de la tragédie, mais qu'en sera-t-il dans 300 ans? Il est important pour nous d'avoir la preuve, de pouvoir dire que c'est réellement arrivé. »

## Le temps qui s'arrête

Cedric Yeh poursuit sa tournée. Du lieu de l'écrasement du vol 93, ses collègues ont rapporté du métal tordu du fuselage aux couleurs de United Airlines, le réservoir à eau chaude de la cuisine, le loquet d'une porte de toilettes. Tous soigneusement étiquetés, tous rangés dans une petite boîte et protégés de la lumière.

Dans une autre salle, M. Yeh a exposé sur une table les objets liés aux deux autres lieux des attentats. Une carte postale envoyée de Washington par une famille qui est montée dans le vol 77 d'American Airlines, qui s'est écrasé sur le Pentagone. Le porte-documents poussiéreux d'une survivante du World Trade Center. Une distributrice de bonbons noircie appartenant à un employé du Pentagone, dans laquelle il y a encore des bonbons.

La vie, tout simplement, qui s'est arrêtée un mardi matin en Amérique. Et c'est précisément ce que les conservateurs ont voulu documenter pour la postérité.

« Le musée n'a pas collecté d'objets liés aux terroristes », dit Cedric Yeh. Mais il n'exclut pas que des objets plus « controversés », comme les deux passeports toujours entre les mains du FBI, lassent un jour partie de la collection.

En attendant, les objets du 11-Septembre patientent dans les chambres fortes du musée avant de pouvoir raconter leur histoire à des générations qui n'auront pas vécu cet épisode. Après une exposition itinérante sur le 11-Septembre présentée entre 2004 et 2006, seuls quelques objets, dont un morceau de poutre tordu du World Trade Center, ont décroché une place dans l'exposition permanente du musée.

Autrement, la majeure partie de la collection restera dans l'ombre. Et c'est très bien comme ça, croient les conservateurs. La portée historique, la valeur de ces objets ne seront peut-être pas comprises avant encore plusieurs décennies. Quand l'institution a hérité du haut-de-forme que portait le président Lincoln le soir de son assassinat, en 1865, les conservateurs, épouvantés, ont préféré le garder dans les chambres fortes. Plusieurs années se sont écoulées avant que le chapeau ne fasse partie des joyaux admirés par les visiteurs. « L'histoire vit et évolue, dit la responsable du volet éducatif du musée, Carrie Kotcho. Notre compréhension change, et ce n'est pas du révisionnisme, seulement un manque de perspective. »

Dix ans, pour les historiens, c'est encore trop court. ■

## MÉMOIRE AUDITIVE



Il y a les images du 11-Septembre, et il y a aussi les sons. Le Sonic Memorial Project, qui rappelle la « nature fragile et éphémère de ces documentaires accidentels », a archivé des entrevues avec des témoins de la tragédie et des reportages diffusés sur différentes chaînes de radio. S'y trouvent aussi d'autres sons plus incroyables, comme un enregistrement de la foule en train de marcher sur le pont de Brooklyn pour fuir Manhattan, ou la panique des policiers sur les ondes radio lors de l'effondrement des tours. Le site a aussi répertorié des sons de la vie dans les tours jumelles avant les attaques, comme celui de l'ascenseur qui montait jusqu'à l'observatoire, ou celui de travailleurs qui circulent dans le hall. À écouter les yeux fermés.

PHOTO AFP



- 1 Lorraine Bay comptait 37 ans de carrière comme agent de bord. Ce carnet de bord lui appartenant a été retrouvé sur les lieux de l'écrasement du vol 93, en Pennsylvanie.
- 2 Fragment du fuselage du vol 93 recueilli sur les lieux de l'écrasement de Shankville en Pennsylvanie.
- 3 La porte d'un camion de pompiers, retrouvée au terrain d'enfouissement de Fresh Kills, où ont été jetés les débris des tours jumelles. La porte était celle d'un véhicule de l'équipe d'élite de pompiers Squad One, de Brooklyn. Douze pompiers de Squad One ont perdu la vie dans l'effondrement.
- 4 Le matin du 11 septembre 2001, Lisa Lefler a pris son sac à main, son porte-documents, et elle est montée dans le train bondé, de l'autre côté du fleuve Hudson. Elle s'est arrêtée à son café préféré de Manhattan pour acheter un bagel, a traversé la rue et a pénétré dans la tour sud du World Trade Center. Au 103<sup>e</sup> étage, elle est entrée dans les bureaux du courtier en assurances Aon Corporation. Deux jours plus tard, son porte-documents tout déchiré et couvert de poussière a été retrouvé sur un tas de cendres et de morceaux d'acier tordus. Et Lisa Lefler? Elle a survécu. Elle avait quitté son immeuble lorsque le premier avion percuta la tour nord. Plusieurs de ses collègues n'ont pas eu cette chance: 175 employés d'Aon Corporation sont morts dans la tragédie. « Il y a dans chaque objet plusieurs histoires qui témoignent de la chance incroyable qu'ont eue certaines personnes », écrit le conservateur David Shayt.
- 5 Des médailles militaires partiellement fondus, retrouvés au Pentagone.
- 6 Jan Demczur était laveur de vitres dans la tour nord du WTC, la première touchée. Avec cinq autres hommes, il s'est retrouvé prisonnier dans un ascenseur près du 50<sup>e</sup> étage. Grâce à sa raclette, M. Demczur a ouvert les portes de l'ascenseur et a pratiqué dans le mur un trou par lequel ses compagnons et lui ont pu s'échapper, juste avant l'effondrement de la tour.
- 7 Un cadran, recueilli sur les lieux de l'écrasement du vol 93 à Shankville, Pennsylvanie.
- 8 L'uniforme roussi du capitaine de la marine David Thomas Jr., qui se trouvait au Pentagone lors des attaques. Il s'en allait rejoindre son collègue et ami Robert Dolan pour prendre un café quand l'immeuble a été frappé. Il a accouru sur les lieux de l'impact et a aidé un survivant, aviateur à la retraite, à s'extraire des décombres. Mais il n'a jamais retrouvé son ami, mort lors de l'attaque.
- 9 L'uniforme qui portait l'officier Isaac Ho'opi'i le 11 septembre. L'homme a sauvé plusieurs vies au Pentagone en orientant ses collègues vers la sortie grâce à sa voix de baryton.
- 10 Morceau de poutre d'acier, qui se trouvait aux étages supérieurs du WTC.
- 11 Fragment de calcaire de la façade du Pentagone.
- 12 Un fragment de fuselage de l'un des deux avions qui ont frappé le World Trade Center.
- 13 Une poupée pompier, retrouvée dans les débris du World Trade Center. Elle était probablement en vente dans l'une des 70 boutiques qu'hébergeait le complexe.

# LE 11-SEPTEMBRE TOUS LES JOURS

Dans les pires années de violence de la guerre en Irak, en 2006-2007, 3000 civils perdaient la vie chaque mois en Irak. Trois mille victimes innocentes, tuées pour rien, chaque mois: à cette époque, c'était un peu le 11-Septembre tous les jours à Bagdad. Notre chroniqueur brosse le portrait d'une décennie de pleurs et de peur dans un pays qu'il a visité quatre fois.



TEXTE  
PIERRE FOGLIA

## BAGDAD

Bagdad, février 2011. Cent fois, dans l'auto, au resto, dans des conversations sur tout autre chose, je revenais à brûle-pourpoint sur le sujet. Et le 11-Septembre?

Quoi, le 11-Septembre? Je n'avais pas l'impression que Ziad, Omar, Raghieb, Adil et les autres se défilaient – ils n'accrochaient juste pas. Mais enfin! Vous venez de vivre 10 ans de guerre, et c'est pas fini parce que le 11-Septembre. Saddam a été pendu parce que le 11-Septembre. Toute votre vie a été changée par le 11-Septembre...

Ils ne sont pas sûrs de ça du tout. M'ont fait observer que Bush voulait de toute façon en découdre avec Saddam, finir *la job* que son père avait bâclée en 1991, lors de la première guerre du Golfe. voulait le pétrole aussi.

Bon, mettons. Reste que le 11-Septembre marque à jamais la relation des musulmans au reste du monde, que l'Irak, qui était presque laïque, s'est réislamisé...

Là encore, ils m'ont corrigé. Le parti Baas de Saddam était laïque. Les Irakiens sont religieux, ni plus ni moins que le sont les autres Arabes – Égyptiens, Algériens, Syriens...

Quand même! Le 11 septembre 2001, c'est pas le 23 avril 1967... Ils m'ont regardé. Que s'est-il passé, le 23 avril 1967?

Rien, justement. Et puis, un jour que je ne leur demandais rien, dans l'auto, en revenant d'un reportage, Adil me dit: Combien de morts, déjà, le 11 septembre?

Autour de 3000. Nous aussi, 3000, a dit Adil. Dans nos pires années de violence, 2006-2007, on avait 3000 victimes civiles par mois. C'est moins spectaculaire qu'en un jour, mais c'est plus long. Tous les mois, 3000 civils tués pour rien, comme dans les tours de New York, parce qu'ils étaient là quand la bombe a explosé. Ils allaient chercher leur fils à l'école, ils allaient à l'épicerie, à la mosquée, boum. Pendant deux ans, 3000 civils tués chaque mois. Si tu comptes bien, ça nous fait à nous, Irakiens, 24 fois le 11-Septembre. Quand c'est le 11 septembre tous les jours, toute la semaine, toute l'année dans ta cour, t'es moins porté à te souvenir de celui qui a eu lieu une fois, il y a 10 ans, en Amérique. Tu te lèves le matin, c'est le 11 septembre. Tu ne te dis pas ah, tiens, aujourd'hui, Bagdad ressemble à New York le 11 septembre. Tu te dis: c'est comme hier.

Ça s'est beaucoup amélioré, mais il y a quand même eu 4000 civils innocents tués en 2010 en Irak. Et ça, c'est les chiffres « officiels », ceux que donnent les autorités pour montrer que ça s'améliore.

Ici, on n'est pas encore dans les anniversaires comme vous. Ça ne fait pas 10 ans, ça ne fait pas 10 jours. On ne se souvient pas. On est dedans.

||

Décembre 1997. Bagdad la nuit. Je me joins à un petit groupe de Bagdadis qui regardent un match de foot sur une télé déglinguée, devant une échoppe. Personne ne proteste

quand je m'assois sur un tabouret libre, mais personne, non plus, ne répond à mon salut. J'allume assez vite: ils ont peur. Peur d'être vus avec un étranger. Plus tard, ailleurs, je me ferai raconter les disparitions quotidiennes. Un fils, un père ne rentre pas. Deux mois plus tard, la famille est priée de venir chercher le corps de leur parent à telle adresse. Un fonctionnaire leur fera payer la balle qui l'a tué.

Janvier 2000. Bagdad n'en peut plus de l'embargo qui dure depuis 10 ans. Des milliers de gens, beaucoup d'enfants, meurent faute de soins, faute d'eau potable, faute de nourriture. Dans les toilettes d'un hôpital pour enfants que je viens de visiter, je suis en train de pisser à côté d'un pédiatre, qui s'assure que personne ne nous entend: Tout ce qu'on vous a dit aujourd'hui est vrai. Le manque de médicaments de première ligne, le manque d'hygiène, le manque de nourriture, le manque d'eau potable, tout. Mais... Il baisse alors la voix: mais libérez-nous de l'intérieur, et on s'arrangera avec ça.

Bagdad est « libéré de l'intérieur » en mars 2003. On se souvient que George W. Bush avait placé l'Irak dans « l'axe du mal » avec l'Iran et la Corée du Nord, au lendemain du 11 septembre 2001. Bagdad tombe le 9 avril 2003. Le 1<sup>er</sup> mai, Bush annonce triomphalement « la fin des opérations ». Saddam Hussein est capturé le 13 décembre 2003.

Janvier 2004. Bagdad. Ce soir-là, je vais dîner avec un collègue français à son hôtel. Je reviens au mien à pied juste avant le couvre-feu, 2 ou 3 km dans Bagdad désert sauf les nombreuses patrouilles américaines, qui m'ignorent. Tout est calme. C'est ma foi vrai, on dirait bien que la guerre est finie.

Pourtant, les Irakiens sont mécontents, irritables. Que veulent-ils de plus? Ne vient-on pas de les délivrer de Saddam? Pourraient pas dire merci?

Janvier 2004 toujours. Je déjeune dans un restaurant très animé de Fallouja, sur la grande place, où il vient d'y avoir le marché. L'humeur est joyeuse. Dans la rue passe une patrouille américaine à pied. Aussitôt l'atmosphère change complètement dans le restaurant. Mon guide me presse de partir. Je fais une halte à l'école voisine, où un jeune prof me raconte: Des imbéciles, monsieur. Ils ont abattu un chauffeur de taxi qui n'avait pas compris qu'on lui disait d'arrêter. Ils emprisonnent des gens qui travaillaient pour Saddam, ils ne comprennent pas qu'ils n'avaient pas le choix. Ils ne font pas la différence entre sunnites et baassistes, entre la religion et le parti. Ils sont entrés en short dans l'école de filles pour en faire leur quartier général, ce qui a scandalisé toute la ville.

Les Américains ont débarqué en Irak complètement ignorants de la réalité sociale et religieuse du pays. Saddam était sunnite, les sunnites sont nos ennemis, that's it, that's all. De toute façon, sunnites, chiïtes, Kurdes, ce sont tous des Arabes comme ceux qui ont foutu leurs avions dans les tours du World Trade Center, non?

Il y aura Abou Ghraïb, il y aura le siège de Fallouja. En novembre 2004, cette guerre que George W. Bush avait déclarée terminée parce qu'il était trop bête pour voir qu'elle n'était pas commencée éclate véritablement.



Une Irakienne pleure son mari, victime civile innocente des violents combats à Kirkouk, le 10 avril 2003.

PHOTO RUTH FREMSON, THE NEW YORK TIMES

**5000**  
soldats américains tués en Irak

**100 000**  
civils irakiens tués, selon les chiffres les plus modérés

## LES FAUCONS, OÙ SONT-ILS ?

Au lendemain des attaques du 11-Septembre, un groupe d'officiels conservateurs de la Maison-Blanche avait décidé de « refaire la carte géopolitique du Proche-Orient ». Dix ans plus tard, ces « néo-conservateurs » ont quitté la vie publique. Leurs ambitions se sont heurtées à deux guerres plus sanglantes, chaotiques et coûteuses qu'ils ne l'avaient imaginé.

| TEXTE NICOLAS BÉRUBÉ |

PHOTOS GETTY IMAGES ET AFP



## ★ CONDOLEEZZA RICE

Nommée conseillère à la sécurité nationale dès les premiers jours de l'administration Bush, en 2001, Condoleezza Rice a été promue en 2005 au rang de secrétaire d'État, poste qu'elle a occupé jusqu'en 2009. Confidente de George W. Bush, M<sup>me</sup> Rice a milité pour la guerre en Irak. « Il y aura toujours de l'incertitude sur la rapidité avec laquelle Saddam Hussein pourra acquiescer l'arme atomique, avait-elle dit à l'époque. Mais nous ne voulons pas que la pièce à conviction soit un champignon atomique. » En mars 2009, M<sup>me</sup> Rice a déménagé en Californie pour reprendre son poste d'enseignante au département de sciences politiques de l'Université Stanford. Elle fait partie des directeurs de la Stanford Graduate School of Business.



1



2



3



4

Deux guerres. Celle que mènent les milices sunnites, les milices chiïtes et Al-Qaïda contre les Américains. Al-Qaïda qui, en passant, n'était pas en Irak et qui ne s'y est installé que parce que les Américains y étaient aussi. Les Américains sont allés combattre en Irak un terrorisme qu'ils ont eux-mêmes importé... et nourri. Deux guerres, disais-je: la seconde, religieuse, entre chiïtes et sunnites.

Cinq mille soldats américains sont morts en Irak, 40 000 blessés, estropiés, amputés, paraplégiques. Côté irakien: 100 000 civils tués, selon les chiffres les plus modérés. Un demi-million de blessés.

C'est cher, la démocratie.

Bagdad, février 2011. Rue al-Saadoun. Fait une semaine que je suis en Irak, je n'ai pas encore vu un seul Américain. Soudain, mon portable s'éteint. J'étais en train d'appeler Montréal. La ligne? Les piles? Les Américains, m'explique mon fixer. Sûrement un convoi dans les environs. Quand ils se déplacent, toutes les communications sont coupées dans un rayon de 2 km. La mesure n'est pas que sécuritaire; elle est aussi hautement symbolique.

Le convoi passe – quelques chars américains précédés et suivis d'un détachement de l'armée irakienne. Autre image symbolique: huit ans plus tard, les Américains ont besoin de la protection de l'armée irakienne pour circuler dans ce pays qu'ils sont venus... délivrer. Pas de manifestation à leur passage, juste une hostilité silencieuse, manifeste.

Merci de nous avoir délivrés de Saddam, mais maintenant, s'il vous plaît, foutez le camp. On pense aux sangsues médicales qui sucent le bobo du patient. Le bobo parti, on n'a qu'une hâte: se débarrasser de ces sangsues gorgées de sang.

||

Qu'enseigne-t-on aux jeunes Irakiens? Que leur dit-on des Américains? Envahisseurs, libérateurs? De Saddam Hussein? De la guerre chiïtes-sunnites? Des attentats?

L'autorisation d'entrer dans les écoles m'ayant été accordée trop tard, j'ai posé la question aux profs. Que disent vos livres d'histoire?

On n'écrit pas des livres d'histoire pendant qu'elle se fait!

Mais vous, que dites-vous à vos élèves? Absolument rien. On évite le sujet.

Pourtant, les enfants doivent bien vous poser des questions? Une bombe saute dans le quartier où vous enseignez, 35 morts, vous dites quoi à vos élèves?

Les profs de mon école (chiïte) et moi, on va leur dire que ce sont des terroristes qui ont fait ça. Dans le quartier voisin, disons al-Mansour pour ne pas le nommer, on va sûrement leur dire que sont des résistants qui défendent l'Irak contre les traîtres qui ont vendu leur pays aux Américains.

Mais, le plus souvent, on évite le sujet, de peur que nos propos alimentent des querelles religieuses.

Sur le mur de béton qui protège un poste de police voisin d'une école, j'ai lu cette inscription en anglais et en arabe, en immenses lettres rouges: «Don't get close we have authorisation to kill.» Les enfants ne vous demandent pas pourquoi?

Non.

||

Un taux de chômage de 30%, des poches de pauvreté effroyables, pas d'eau potable, la saleté partout, l'électricité 14 heures sur 24, produite par des génératrices au mazout; toujours l'insécurité, toujours la violence, qui cible principalement la police, l'armée, les étrangers. Assassinats, enlèvements, Al-Qaïda toujours bien implanté, les milices chiïtes et sunnites prêtes à en découdre, toujours le couvre-feu, la réislamisation de la société, qui n'aide en rien à l'émancipation des femmes, l'indigne chasse aux chrétiens, indigne parce que menée dans l'indifférence du reste de la population, la guerre de pouvoir déguisée en guerre religieuse...

Et pourtant, l'Irak d'aujourd'hui se porte mieux qu'il ne se portait le 11 septembre 2001.

Essentiellement parce qu'un gouvernement élu démocratiquement a remplacé Saddam. Parce que la liberté de circulation des idées, des biens et des personnes. Parce que la liberté de la presse. Parce qu'une armée relativement sûre pour assurer la sécurité. Parce que des salaires décentes pour les fonctionnaires, les profs, les médecins. Parce que l'explosion du marché, surtout celui de l'immobilier. Des ordis partout, même des vendeurs de voitures. Parce que la remise en état, même laborieuse, des installations pétrolières.

L'Irak se porte mieux qu'il ne se portait le 11 septembre 2001, un mieux qu'il a payé très, très cher.

La grande question, inutile puisque l'Histoire ne repasse pas les plats: est-ce que cela aurait pu se faire autrement? Est-ce que Saddam aurait pu tomber comme sont tombés Moubarak, Ben Ali, Kadhafi bientôt? ■

1-2-3-4

La guerre en Irak n'a pas épargné les enfants. Quelque 800 000 ont perdu au moins un parent, selon les estimations de l'ONU. Et bon nombre ont été amputés après avoir été victimes d'attaques. Certains ont pu obtenir des prothèses et des béquilles grâce à l'ONG américaine Lanterns of Mercy. Et certains ont même recommencé à jouer au soccer, comme l'illustrent ces photos prises à Bagdad en février 2011. PHOTOS AYMAN OGHANNA, THE NEW YORK TIMES

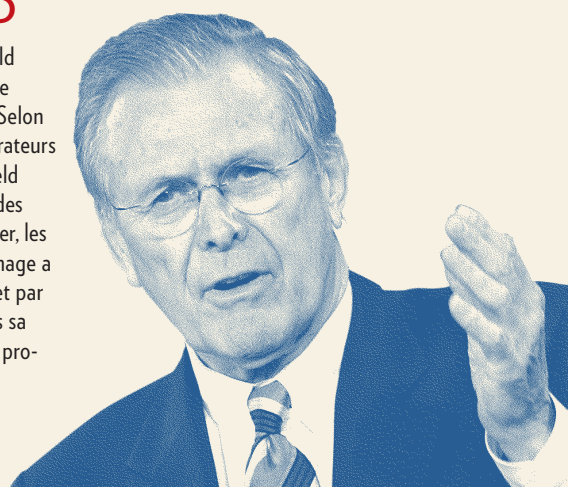
## ★ PAUL WOLFOWITZ

Paul Wolfowitz a été secrétaire adjoint à la Défense de 2001 à 2005. Il fut l'un des néo-conservateurs les plus ardents à la Maison-Blanche. Selon lui, les attaques du 11-Septembre étaient une occasion pour les États-Unis de changer en profondeur le visage géopolitique du Proche-Orient. Il a notamment affirmé que l'invasion de l'Irak serait financée par les revenus de la vente du pétrole irakien. Wolfowitz est devenu président de la Banque mondiale en 2005, mais il a dû démissionner en 2007, après avoir utilisé son influence pour trouver un emploi lucratif à sa petite amie. Il est aujourd'hui auteur d'articles d'opinion et chercheur rattaché au groupe conservateur American Enterprise Institute.



## ★ DONALD RUMSFELD

Secrétaire à la Défense de 2001 à 2006, Donald Rumsfeld a été le porte-étendard de l'idéologie néo-conservatrice dans l'administration Bush. Selon des notes prises par un de ses proches collaborateurs l'après-midi du 11 septembre 2001, M. Rumsfeld a dit, ce jour-là: «Nous devons agir vite. Avoir des cibles à court terme. Être dominants, tout balayer, les choses liées et celles qui ne le sont pas.» Son image a été ternie par les ratés des États-Unis en Irak et par le scandale de la prison d'Abou Ghraïb. Depuis sa démission, en novembre 2006, M. Rumsfeld a prononcé des allocutions et a écrit ses mémoires.



# LES OTAGES DES ISLAMISTES

Ils sont victimes des islamistes, mais ils ne réagissent pas de la même façon. D'un côté, des familles qui ont fui les zones tribales pour échapper à la guerre qui oppose les talibans à l'armée pakistanaise. Elles vivent dans un camp, sous la tente, dans le plus grand dénuement. De l'autre, des hommes qui ont décidé de se battre. Ils ont créé une milice pour défendre leur village et ils sont armés jusqu'aux dents. Qu'ils fuient ou qu'ils se battent, une chose est certaine : 10 ans après le 11-Septembre, rien n'est réglé au Pakistan. Portrait d'un pays prisonnier des islamistes.



TEXTE  
MICHÈLE OUMET



PHOTOS  
ANDRÉ  
PICHETTE

## BAZED KHEL

### LE COMBAT

Fahim Rehman porte toujours les cartouches de son fusil en bandoulière. Son arme ne le quitte jamais. Quand il dort, il la dépose à côté de son lit. La nuit, une cinquantaine d'hommes patrouillent dans le village. Le jour, ils sont plus de 500, armés jusqu'aux dents : kalachnikovs, couteaux, lance-roquettes.

Ils se défendent contre les attaques d'un groupe islamiste, Lashkar-e-Islami, des radicaux proches des talibans. Ils ont déjà lapidé une femme et deux hommes accusés d'adultère, puis ils les ont abattus, une exécution publique. Leur chef, Mangal Bagh, veut imposer la loi islamique. Ses armes : le terrorisme, les enlèvements, les autos bourrées d'explosifs.

Une étroite route de terre mène à Bazed Khel, le village de Fahim. Autour, des champs à perte de vue. Le village est situé aux portes des zones tribales qui longent la frontière afghane et où s'agitent Al-Qaïda, talibans et autres groupes islamistes radicaux, comme le Lashkar-e-Islami.

Au début, lorsque le village subissait les attaques du Lashkar-e-Islami, Fahim appelait la police, mais elle n'osait pas intervenir. Les islamistes ont même fait exploser un camion à l'entrée du village. Cinq personnes sont mortes, dont trois enfants. La police n'a pas levé le petit doigt.

Fahim s'est plaint. Le gouvernement lui a dit de créer sa propre milice en lui promettant de l'aider. Le message était clair : défendez-vous, car la police est incapable de le faire.

C'est ainsi qu'est née la milice de Fahim. Elle n'est pas unique. La plupart des villages de la région ont leur milice. «La mienne est la plus puissante», affirme Fahim.

Il vit dans une enceinte transformée en forteresse. De lourdes portes d'acier en gardent l'accès et chaque véhicule est minutieusement fouillé par des hommes armés. Fahim est un chef craint et respecté. Depuis 2009, il a échappé à 10 tentatives de meurtre. Ses hommes le voient comme un miraculé.

Près de 250 personnes vivent avec lui dans l'enceinte : sa famille, une centaine d'hommes qui assurent sa protection, leurs enfants et leurs femmes, ombres furtives cachées sous une burqa blanche.

Fahim a toujours une dizaine d'hommes autour de lui. Pendant l'entrevue, les enfants jouent, indifférents aux armes qui les entourent. La table se remplit de nourriture. Fahim sait recevoir.

Il a des yeux de braise et la tête d'un homme qui sait se battre : traits durs, regard charismatique, cicatrice discrète qui court sur sa joue, cheveux noirs, barbe grisonnante. Il a 42 ans. Il est né et il a grandi à Bazed Khel. Il est prêt à tout pour défendre son village.

«Si on ne se battait pas, dit-il, mes hommes seraient tués et nos femmes mariées de force aux militants de Lashkar-e-Islami.»

Le gouvernement ne lui a rien donné, contrairement à ce qu'il avait promis – ni armes ni argent. Les hommes du village ont donc fouillé dans leurs placards et ils ont ramassé tout ce qui leur tombait sous la main : kalachnikovs, couteaux et même un lance-roquettes.

«On n'a rien reçu, dit Fahim. Quand on arrête des islamistes, on les remet aux policiers, mais ils les libèrent en échange d'un pot-de-vin. Les islamistes repartent, libres, et ils reviennent nous attaquer!»

Fahim a durci le ton. Il ne se gêne pas pour se faire justice lui-même. «Deux hommes



1

sont déjà entrés dans le village cachés sous une burqa. Ils voulaient m'assassiner. Mes hommes les ont démasqués. Pas question de les remettre à la police. On les a abattus.»

«Le mois dernier, un des nôtres a été capturé et égorgé par le Lashkar-e-Islami. On a attrapé un de leurs hommes, on l'a amené dans un champ et on lui a tiré une balle dans la tête.

– Vous êtes une armée parallèle? lui ai-je demandé.

– Non, nous sommes une milice pacifique. – Pacifique? Mais vous abattez des hommes, sans autre forme de procès.

– Si on ne les tue pas, ils vont nous tuer. Les Américains tuent des islamistes dans les zones tribales avec leurs avions, je fais la même chose. Nous ne tuons pas des innocents, mais des islamistes radicaux.»

Le gouvernement ne dit rien, mais il est inquiet devant la montée de ces milices, sur lesquelles il n'a aucune autorité. Il se demande s'il n'a pas créé un monstre.

Fahim, lui, n'a aucune confiance dans le gouvernement, la police ou l'armée. Il se défend. À la vie et à la mort.

## LA FUITE

Des milliers de tentes plantées au milieu d'une plaine nue chauffée par le soleil. Environ 100 000 Pakistanais vivent ici, dans le camp de Jalozai.

Les conditions sont rudimentaires : une tente, un lit, un ventilateur poussif, des caseroles, des vêtements jetés en vrac dans un coin, un peu de nourriture, et de l'électricité quelques heures par jour.

Sefata, 33 ans, vit à Jalozai depuis deux ans avec son mari, sa belle-mère et ses quatre enfants. Son plus vieux a 18 ans. Sous la tente, la chaleur est suffocante.

Le camp ne lui donne plus de nourriture depuis deux mois. Elle doit partir, car la paix est revenue dans son village.

C'est l'armée pakistanaise qui l'a amenée à Jalozai en 2009. Les soldats se battent contre les talibans dans la zone tribale qui longe la frontière afghane. Ils ont évacué les civils pour avoir le champ libre. C'est ainsi que 100 000 personnes se sont retrouvées à Jalozai, à une centaine de kilomètres de leur village. Elles y vivent depuis deux ou trois ans. Comme Sefata.

**IL VIT DANS  
UNE ENCEINTE  
TRANSFORMÉE  
EN FORTERESSE.  
DE LOURDES PORTES  
D'ACIER EN GARDENT  
L'ACCÈS ET CHAQUE  
VÉHICULE EST  
MINUTIEUSEMENT  
FOUILLÉ PAR  
DES HOMMES ARMÉS.**



2

Quand l'armée réussit à chasser les talibans d'un village, les réfugiés doivent quitter le camp et rentrer chez eux, mais plusieurs refusent de le faire. Ils ont peur de la guerre, des bombes et des talibans.

« On ne les oblige pas à partir, mais on ne leur donne plus de nourriture », explique le responsable du camp, Nour Akbar.

Sefata ne veut pas partir. Sa maison a été détruite et elle n'a pas d'argent. Ici, il y a une mosquée, une école et un dispensaire. Alors elle reste. Son mari travaille pour un fermier qui vit dans un village près du camp. Il gagne assez pour nourrir la famille.

Sefata et son mari ne sont pas les seuls à se démener pour gagner un peu d'argent. À l'extérieur du camp, Hamid, 20 ans, étale sa marchandise sur une toile: savons, casseroles, pots de plastique, tasses. Ces articles sont distribués gratuitement aux réfugiés. Hamid les achète et les revend avec un petit profit aux gens des villages environnants. En une journée, il peut faire 300 roupies (3,50\$).

Le camp ferme les yeux sur ce marché noir. Il faut bien survivre. Hamid n'est pas seul. Autour de lui, 80 hommes font la même chose: le matin, ils déroulent leur grande toile, déposent les savons et les pots de plastique qu'ils ont achetés pour une bouchée de pain à des réfugiés; le soir, ils remballent le tout et retournent dormir sous la tente, à Jalozai, avec quelques roupies de plus dans leur poche.

Hamid vit à Jalozai depuis deux ans et demi. Il n'a qu'une idée en tête: partir.

||

Certains réfugiés se préparent à partir. L'armée leur a dit que les talibans avaient été chassés de leur village. Même s'ils sont inquiets, ils sont prêts à retourner chez eux. Tout plutôt que rester à Jalozai, un camp à la réputation sinistre.

Au début des années 2000, le gouvernement pakistanais voulait à tout prix se débarrasser des nombreux camps de réfugiés afghans qui s'étaient agrandis au fil des guerres, dont Jalozai, le plus grand, le plus monstrueux. Dix kilomètres carrés de misère. Pendant 30 ans, Jalozai a accueilli 100 000 réfugiés afghans.

En 2007, Jalozai s'est vidé d'une bonne partie de sa population sous la pression du gouvernement pakistanais, mais des talibans et des membres d'Al-Qaïda y ont trouvé refuge. En 2008, les autorités ont finalement rasé le camp. Six mois plus tard, elles l'ont rouvert pour accueillir les Pakistanais qui fuyaient la guerre dans leur propre pays.

Les réfugiés attendent patiemment que tous les papiers soient remplis avant de plier bagage. À l'entrée du camp, dans une pièce sombre sans fenêtre, des hommes, penchés sur une table, consultent des listes et scrutent chaque dossier pendant que les femmes attendent, assises par terre dans un coin, ensevelies sous leur burqa.

Saibana a hâte de partir. Elle a 51 ans et huit enfants. « J'ai peur, mais je suis heureuse de retourner chez moi, dans ma maison. »

Elle vit à Jalozai depuis trois ans. Elle n'a pas eu la vie facile. « Mon mari a des problèmes de maladie mentale. Il ne fait rien. Quand j'étais jeune, il me battait souvent, mais aujourd'hui, il a vieilli, il est fatigué, il me bat moins. »

Près d'elle, Baswar, 50 ans, doit aussi retourner dans son village. Elle a très peur des talibans. Elle a six enfants, et son mari est sourd et muet. « C'est très difficile », dit-elle.

Mais la plupart des 100 000 réfugiés restent à Jalozai. Les talibans résistent, la guerre s'éternise.

Wahida vit à Jalozai depuis deux ans et demi. Elle a 28 ans, peut-être 30, elle ne sait pas. « Je me suis mariée très jeune, à 13 ou 14 ans », dit-elle.

« Non, mon mari ne me bat pas », ajoute-t-elle en souriant finement, avant même que je pose ma question.

Elle a cinq enfants. Le plus jeune a 3 ans. Sa tente ressemble à toutes les autres. À l'extérieur, une casserole sur un feu de bois. Elle prépare le dîner: des pois et des pommes de terre.

Wahida adore jardiner. Elle a réussi à faire pousser des fleurs dans la terre desséchée. Une bande fleurie court le long de sa tente. Une tache miraculeusement verte dans un univers beige.

« Ça me rappelle ma maison », soupire-t-elle. Wahida possède une chose que personne d'autre n'a: une télévision, vieille et poussiéreuse. Et des films en pachoune. Tous les soirs, une quarantaine de femmes et d'enfants s'agglutinent autour du petit écran. Les hommes sont exclus. Ce sont des Pachounes, pas question de mêler hommes et femmes sous la même tente.

« Quand c'est triste, tout le monde pleure, dit Wahida. Quand c'est drôle, on rit. »

Contrairement à la vie, drôle ou triste, finit toujours de la même façon: bien. ■

1- Faheem Rehman porte toujours les cartouches de son fusil en bandoulière. Il a créé sa propre milice pour défendre son village, au Pakistan, contre les attaques des islamistes.

2- Deux membres de la milice de Faheem Rehman, armés jusqu'aux dents, à Bazed Khel au Pakistan.

# HIDJABS ET LEGGINGS À L'OMBRE DES PYRAMIDES

Mohammed Atta et Ayman al-Zawahiri, deux acteurs de premier plan des attentats du 11 septembre 2001, ont vu le jour en Égypte. Dix ans plus tard, l'islamisme égyptien a le vent dans les voiles. Mais il ne carbure plus à la violence. Voyage dans un pays en mouvement.



TEXTE  
AGNÈS GRUDA

## LE CAIRE

L'écrivain Alaa al-Aswany reçoit les journalistes dans son cabinet de dentiste, à Garden City, quartier cossu qui longe la corniche du Nil, au Caire.

Quand je le rencontre, fin avril, la justice égyptienne vient tout juste d'intenter des poursuites contre le président déchu Hosni Moubarak et ses deux fils, Gamal et Alaa.

Vêtu de son uniforme de travail vert, l'écrivain-dentiste exulte. Pour lui, la révolution vient de remporter son ultime victoire. Et l'inculpation des Moubarak marque le point d'entrée dans une nouvelle ère. Une ère où certains personnages de ses romans pourraient devenir carrément anachroniques.

Prenez Taha, le fils du concierge de *L'immeuble Yacoubian*, le livre qui lui a valu sa notoriété internationale. Dans le roman, ce garçon rêve de devenir policier. Mais l'Académie de police rejette cavalièrement sa candidature, sans autre raison que ses origines sociales. Désespéré, ostracisé, Taha finit par se tourner vers le terrorisme.

Cette histoire pourrait-elle se produire dans l'Égypte post-Moubarak? En faisant tomber le dictateur, les manifestants de la place Tahrir ont-ils aussi fait tomber un système de castes, de privilèges et de corruption qui bloquait l'avenir de dizaines de milliers de jeunes et les poussait vers l'irréparable?

C'est ce que croit Alaa al-Aswany, qui parle avec compassion du tragique personnage de son livre. «Ce garçon a subi un traitement injuste, il a été humilié et torturé.» Un traitement qui était la norme plutôt que l'exception avant la chute du régime Moubarak.

La nouvelle Égypte ne naîtra évidemment pas du jour au lendemain. Mais au bout du compte, «la révolution va tout changer», croit l'écrivain. Et d'ici là, les jeunes comme Taha ont des défis autrement plus stimulants que d'apprendre à actionner une ceinture d'explosifs...

Alaa al-Aswany a-t-il raison d'être aussi optimiste? L'islam radical est-il soluble dans la révolution? Pendant deux semaines de reportage, au printemps dernier, j'ai tenté de cerner l'état du fanatisme religieux au pays qui a donné naissance à deux personnages clés des attentats du 11 septembre 2001: l'un des 19 terroristes, Mohammed Atta, et le numéro 2 d'Al-Qaïda, Ayman al-Zawahiri.

C'était un peu comme essayer d'attraper un poisson qui ne cesse de vous glisser entre les mains. De la place Tahrir aux mosquées salafistes, qui prêchent un islam ultraradical, en passant par les cafés branchés, les églises coptes ou les universités, la réalité égyptienne est fluide et mouvante.

Tout bouge, en Égypte. Oui, la nouvelle liberté ouvre des tas de possibilités pour les jeunes Égyptiens. Mais elle permet aussi aux islamistes les plus radicaux de répandre plus facilement leurs idées, sans craindre d'atterrir en prison. Oui, les jeunes leaders du soulèvement de la place Tahrir étaient laïques, branchés et résolument modernes. Mais cela n'empêche pas la société égyptienne d'être profondément religieuse et conservatrice. En

même temps, même les islamistes radicaux ne sont plus aussi radicaux que dans le temps...

Voici donc une brève incursion au pays des paradoxes.

### L'une est voilée, l'autre pas

«Avant la révolution, je voulais enseigner la littérature. Les seules personnes qui étaient respectées en Égypte, c'étaient les professeurs et les policiers. Maintenant, il y a de nouvelles possibilités. Mon rêve, c'est de travailler en cinéma 3D.»

Étudiante en lettres françaises, Iman Hassan porte une courte tunique blanche par-dessus un jean ajusté, et une veste marron dont la couleur est coordonnée à son hidjab. Nous nous rencontrons dans un petit bureau de l'Université de Zagazig, une grande ville à une heure au nord du Caire. Dans la jeune vingtaine, Iman avait à peine 13 ans quand des avions se sont enfoncés dans les tours jumelles du Wall Trade Center. Sa compagne, Gihan el-Dib, n'en avait que 10. Elle étudie en sociologie, rêve de devenir journaliste et laisse ses longs cheveux noirs flotter librement.

Je voulais savoir comment les événements du 11-Septembre avaient marqué leur vie. Mais à vrai dire, elles s'en fichent. C'est comme si le quadruple attentat ne les concernait pas. Pas étonnant puisque, à l'école, elles n'en ont jamais entendu parler. Et elles n'ont qu'une vague idée de cet événement, faussement attribué à Al-Qaïda, selon elles. Pas possible, à leurs yeux, que des Égyptiens y aient pris part.

«On ne sait pas vraiment qui a organisé ces attentats», tranchent-elles. Et visiblement, elles ne tiennent pas trop à le savoir. Ce qui compte, pour elles, c'est l'Égypte de 2011.

Iman est la plus engagée des deux. Elle a manifesté tous les jours sur une place publique de Zagazig, jusqu'au fameux 11 février où Moubarak a tiré sa révérence. Elle continue à militer en organisant des séances de formation sur l'économie, la politique.

Au son de l'appel du muezzin, les deux jeunes femmes me demandent d'arrêter notre entrevue. Elles ferment les yeux et prient en silence, assises toutes droites sur leur chaise. Puis, mine de rien, elles reprennent le fil de notre conversation.

«L'Égypte peut devenir un grand pays, un modèle à suivre, mieux qu'un pays occidental, mieux que le Japon», se réjouit Iman avant d'ajouter: «Notre nouvelle religion, c'est que, désormais, nous croyons en notre pays!»

Plus tard, dans l'auto qui traverse le campus, Gihan renverse les yeux, l'air rêveur, au son d'une chanson d'Adamo. «Tombe la neige, tu ne viendras pas ce soir, tombe la neige, mon cœur s'habille de noir.» «J'adore Adamo», soupire-t-elle.

Deux jeunes femmes qui rêvent d'amour et d'un pays à bâtir. Et qui rendent leurs professeurs béats d'admiration.

«Comme nous, à notre époque, les étudiants d'aujourd'hui veulent du changement, mais ils sont plus impatients», dit Nagwa Abd al-Sattar, professeure de philosophie à l'Université de Zagazig.



1

1- Égyptiens en liesse au Caire à la suite de la démission du président Hosni Moubarak, le 11 février 2011.

2- Égyptiennes rassemblées sur la place Tahrir au Caire le 12 février 2011, au lendemain de la chute du président Hosni Moubarak.

PHOTOS MOHAMMED ABDEED, AFP GETTY IMAGES

## MÉTHODES DE TORTURE À GUANTÁNAMO

Depuis sa création par l'administration Bush en 2002, la prison de Guantánamo, à Cuba, a accueilli **779** détenus arrêtés dans le cadre de la « guerre au terrorisme ».

La direction de la prison a été critiquée pour avoir permis que les prisonniers soient torturés de différentes façons.

La prison est toujours active, et compte **171** prisonniers

PHOTOS ARCHIVE LA PRESSE, REUTERS



## ★ PROFANATION DU CORAN

Le Coran a été manipulé de manière à offenser les détenus à la prison de Guantánamo. Un rapport de l'armée américaine, diffusé en 2005, a révélé que des exemplaires du Coran avaient été arrosés d'eau et d'urine ou encore piétinés. Au total, cinq incidents impliquant des exemplaires du Coran ont été signalés et authentifiés par l'armée, qui soutient que les responsables ont reçu des réprimandes ou ont été mutés à des postes où ils n'auraient pas de contact avec les prisonniers.



2

Plus courageux, aussi: ces jeunes adultes de 2011 «refusent tout pouvoir absolu, même celui que pourraient vouloir leur imposer les ultrareligieux», s'émerveille la philosophe. Elle-même a étudié dans les années 80, quand le radicalisme religieux a commencé à se répandre dans les universités.

«Ma génération était celle des islamistes radicaux purs et durs. Mais ces groupes fanatiques ont progressivement disparu après le 11 septembre 2001, quand on a commencé à faire le lien entre islamisme et terrorisme», dit-elle, avant de faire ce constat surprenant: «Aujourd'hui, même les militants religieux sont moins rigides que ceux de mon époque.»

Les islamistes ne sont plus ce qu'ils étaient. En 2011, ils sont religieux, militants, modernes... et pacifiques.

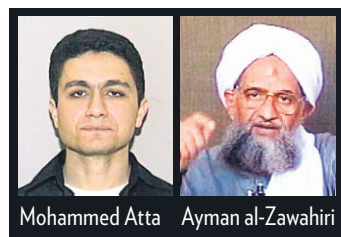
#### L'arme des élections

En fait, les islamistes égyptiens ont cessé de prôner la violence dès le milieu des années 90, dit Moustapha el-Sayed, professeur de sciences politiques à l'Université américaine du Caire. Un peu parce que leurs leaders ont vieilli et ont perdu de leur fougue après des années de prison, mais aussi – et surtout – par pur pragmatisme.

«Les islamistes se sont rendu compte que la démocratie leur réussissait mieux que la violence. Ceux qui optaient pour la lutte armée se faisaient écraser. Pendant ce temps, ceux qui jouaient le jeu de la démocratie faisaient des gains, en Jordanie, au Maroc, au Koweït.»

La conclusion s'est imposée d'elle-même. Un an après les attentats du 11-Septembre, des leaders des principaux groupes islamistes égyptiens, dont Al-Gama'a al-Islamiya, ont publié une série de manifestes mettant de côté la lutte armée au profit du jeu démocratique. Mais attention: ils n'ont pas remis leur «moralité islamique» pour autant. L'organisation islamiste la plus influente, celle des Frères musulmans, reste «obsédée» par la façon dont les femmes s'habillent, selon Moustapha el-Sayed. «S'ils arrivaient au pouvoir, ils banniraient l'alcool, feraient fermer les boîtes de nuit, imposeraient la

**C'EST COMME SI LE QUADRUPLE ATTENTAT NE LES CONCERNAIT PAS. PAS ÉTONNANT PUISQUE, À L'ÉCOLE, ELLES N'EN ONT JAMAIS ENTENDU PARLER.**



Mohammed Atta Ayman al-Zawahiri

ségrégation des sexes, restreindraient les libertés personnelles des femmes et changeraient les programmes d'enseignement dans les écoles», imagine-t-il.

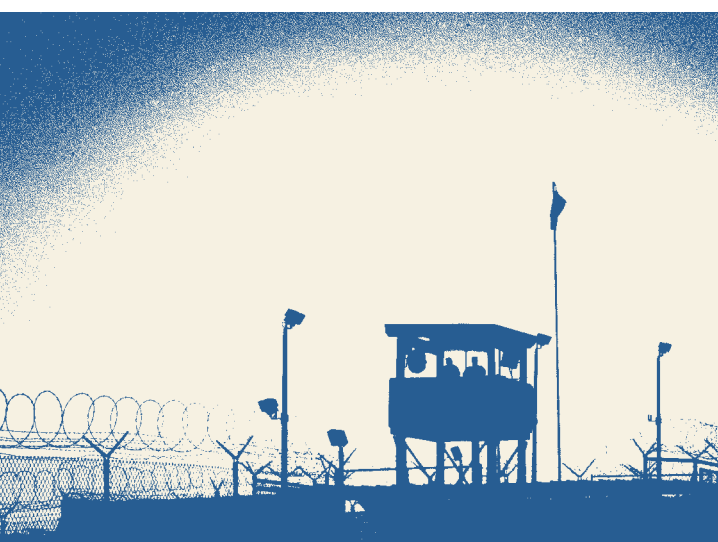
Vaste programme... mais un parti qui prône de telles idées aurait-il une chance d'accéder au pouvoir?

C'est là que le portrait égyptien se brouille. Selon un récent sondage de la firme américaine PEW Institute, l'Égypte fait figure de pays profondément religieux et attaché à la tradition islamique. Plus que le Liban ou la Jordanie, par exemple. Ainsi, 85 % des Égyptiens estiment que l'islam joue un rôle positif en politique, 54 % favorisent la ségrégation des sexes en milieu de travail, et 82 % sont d'accord avec la lapidation de personnes coupables d'adultère!

En même temps, même si la majorité des femmes sont voilées, une certaine liberté vestimentaire est perceptible dans les rues du Caire, où il n'est pas rare de voir de jeunes femmes porter un foulard islamique au-dessus d'un leggings et d'une tunique moulante – rien à voir avec l'exigence de modestie que les islamistes veulent imposer aux femmes.

«Il ne faut pas confondre le hidjab avec le conservatisme religieux. Plusieurs de mes étudiantes portent le foulard, mais ça ne les empêche pas d'aller danser dans les boîtes ou de passer une soirée dans un coin sombre de l'université à côté d'un garçon. Souvent, elles sont plus délurées que les jeunes hommes», constate Moustapha el-Sayed. D'ailleurs, aux récentes élections étudiantes à l'Université américaine du Caire, les Frères musulmans n'ont décroché que 25 % des postes. La dernière fois où ils avaient pu présenter ouvertement des candidats à un scrutin universitaire, ils avaient raflé tous les sièges. C'était en 1978.

Avec la liberté, les islamistes n'ont plus à se cacher pour répandre leurs idées. Mais ils font aussi face à une concurrence plus féroce. Et ne peuvent plus miser sur leur statut de martyrs. L'Égypte post-Moubarak se soumettra-t-elle volontairement à une plus grande emprise des religieux? Réponse après les élections de cet automne. ■



#### ✶ TORTURE PAR L'EAU

La torture par l'eau (*waterboarding*) a été utilisée à Guantánamo. Durant plusieurs années, différents officiels de l'administration Bush ont d'abord nié, puis défendu l'usage de la torture par l'eau. La méthode a été abondamment utilisée: Khalid Cheikh Mohammed, responsable de la planification des attentats du 11-Septembre, a été torturé 183 fois de cette façon. Barack Obama estime que la pratique est un «triste chapitre» de l'histoire américaine, et il l'a interdite après son arrivée au pouvoir, en janvier 2009.



#### ✶ SÉVICES SENSORIELS

En 2004, le *Washington Post* a publié des documents confidentiels dans lesquels le Pentagone donne son aval à la privation de sommeil, à l'exposition à des températures extrêmes, à l'utilisation de lumières vives ou de musique forte durant les interrogations des prisonniers. Des militaires ont notamment utilisé la musique de la série télévisée pour enfants *Barney le dinosaure*, de même que la pièce *F\*\*\* Your God* du groupe métal *Deicide* (une pièce qui, ironiquement, dénonce le christianisme). Le gouvernement reconnaît qu'il y a eu des écarts de conduite, mais il soutient qu'il n'y a pas eu de sévices systématiques.



# DU 11-SEPTEMBRE



1



2

1-2-3

Des élèves de cinquième secondaire de l'école Mont-de-La Salle à Laval discutent des attentats du 11 septembre 2001. Ils échangent sur les souvenirs qu'ils ont de l'événement et sur les conséquences de ce dernier sous l'œil attentif de l'enseignante Céline Benoit.



3

## CHUT ! NE LE DITES À PERSONNE



TEXTE  
JUDITH  
LACHAPELLE



PHOTOS  
MARCO  
CAMPANOZZI

### LAVAL

Chaque année, au moment d'aborder le thème des attentats du 11-Septembre, Céline Benoit, qui donne le cours Monde contemporain en cinquième secondaire, fait la même expérience: à l'une de ses deux classes, elle fait une confidence. « L'examen n'aura pas lieu à la date prévue. Mais ne le dites pas aux élèves de l'autre groupe, ça doit rester entre nous. »

« Cinq minutes après que la cloche a sonné, c'est inmanquable: un élève de l'autre classe vient me voir et dit: "Madame, c'est vrai que vous avez changé la date de l'examen?" », dit l'enseignante en riant.

Quel rapport avec le 11-Septembre? C'est que, dès que le thème est abordé, la cascade de théories du complot accapare toutes les discussions. Dont celle, coriace, selon laquelle Israël aurait prévenu des attaques 4000 Juifs, qui ne se seraient donc pas présentés au travail ce jour-là.

« Avec l'histoire du secret de la date d'examen, je veux les faire réfléchir à cette théorie, dit Céline Benoit. Quatre mille personnes peuvent-elles vraiment garder un secret? »

Mais le doute subsiste. Dans le local de l'école secondaire Mont-de-LaSalle, à Laval, où sont réunies une quarantaine d'élèves, ça discute ferme. L'hypothèse qui veut que le seul impact des avions n'ait pu suffire à faire s'écrouler les deux tours est populaire. « Avez-vous vu les images sur l'internet? disent-ils. C'est clair que les explosions ont été programmées. » Ces documentaires, qui s'appuient sur des analyses hautement controversées, les impressionnent visiblement.

Mais au fond de la classe, Abdel Raouf proteste: « N'importe quel type qui présente des

**« MADAME, VOUS NOUS PARLEZ DU 11-SEPTEMBRE, MAIS CE N'EST PAS SI IMPORTANT COMME ÉVÉNEMENT! »**

preuves scientifiques peut nous faire avaler des conneries! »

Céline Benoit et son collègue, Pascal Desbiens, encouragent ces débats. Après tout, le cours Monde contemporain n'est pas un cours d'histoire, mais d'actualité. On traite des attentats dans le module « Tensions et conflits » afin d'illustrer le terrorisme religieux, avant d'aborder les guerres en Irak et en Afghanistan.

Les élèves sont très critiques du rôle des États-Unis. « Ils ont tendance à généraliser, à dire que les Américains sont tous comme ci, ou comme ça, dit M<sup>me</sup> Benoit. Je leur renvoie l'image: alors les Arabes sont tous des terroristes? »

Les deux profs cherchent autant à inciter les élèves à douter de ce qu'ils lisent sur l'internet qu'à leur apprendre ce qui s'est passé avant les attaques. Car, évidemment, l'idée que « le monde a changé » après le 11-Septembre est abstraite pour ces jeunes, qui avaient 6 ou 7 ans lors des attaques. Ils se souviennent d'avoir vu pleurer leurs parents et leurs profs; certains se rappellent qu'ils ont eu peur, d'autres, qu'ils ont été perturbés par les images à la télé. Beaucoup n'étaient pas encore arrivés au Canada. Stéphanie se souvient que c'était la nuit en Côte d'Ivoire. « Et les gens haussaient les épaules. »

Puis une élève lance inopinément: « Madame, vous nous parlez du 11-Septembre, mais ce n'est pas si important comme événement! »

Qu'est-ce donc qui a changé le monde, selon eux? Le séisme en Haïti. Le tsunami au Japon. Le printemps arabe. « Le 11-Septembre, on en parle seulement parce qu'il y a eu 3000 morts aux États-Unis, dit Stéphanie. Mais quand ça arrive en Afrique ou dans un autre pays, on s'en fiche. » ■

# À DEUX SECONDES DE LA MORT

Bill Rogers, ex-ingénieur-chef de la tour 7 du World Trade Center, a été le dernier à quitter l'édifice, un peu plus de 100 minutes après la première attaque. Il a failli être enseveli sous les débris de la tour nord lorsqu'elle s'est effondrée. Il a vu la mort de près. Il a vu comment l'incendie a sapé la base de « sa » tour 7. Les théories du complot qui disent qu'elle a été dynamitée, très peu pour lui. « Foutaise! », s'exclame-t-il.



**TEXTE**  
RICHARD HÉTU,  
COLLABORATION  
SPÉCIALE

## NEW YORK

« C'est horrible », prévient Bill Rogers avant de décrire comment il a découvert la cause de la déflagration qui l'a projeté en bas de sa chaise, le matin du 11 septembre 2001, et qui a interrompu l'alimentation électrique du 7 World Trade Center, dont il était l'ingénieur-chef.

Après avoir repris ses esprits, il a dépêché ses hommes au cinquième étage, où se trouvaient les 12 génératrices diesels de la tour de 47 étages. Il est ensuite sorti de son poste de commande, sur le toit de l'édifice. Le regard fixé sur le trou en forme de losange créé par l'impact de l'avion dans la tour nord du World Trade Center, il a fait quelques pas hésitants en se demandant ce qui avait bien pu provoquer une telle explosion.

Il a senti la chaleur intense qui émanait du gratte-ciel fumant, situé à 107 m de la tour 7. Il a vu des gens sauter dans le vide, dont certains se tenaient par la main. Il a entendu un tintement de cloches (c'était le bruit de milliers de morceaux de verre qui s'entrechoquaient). Puis il a trébuché sur quelque chose.

Lorsqu'il s'est relevé, il a vu le « carnage » qui s'étendait devant lui: des débris de toutes sortes, dont des sièges d'avion, ainsi que des membres humains – des bras, des jambes –, et le tronc d'une hôtesse de l'air dont les mains étaient liées par un ruban adhésif, qui retenait également un sac à main. La force de l'explosion avait éparpillé à la ronde une bonne partie du Boeing 767 d'American Airlines et de ses passagers.

Bill Rogers, qui travaillait depuis 12 ans au 7 WTC, a dès lors compris que des pirates de l'air venaient de percuter une des tours jumelles avec un avion. Son premier réflexe a été de détacher le sac à main de l'hôtesse de l'air pour le remettre à un policier. Il a remarqué que les ongles de la victime étaient recouverts d'une couche fraîche de vernis rose.

Quelques instants plus tard, il a aperçu, du coin de l'œil, un Boeing 767 de United Airlines qui fonçait vers la tour sud du World Trade Center.

La force de l'impact a de nouveau soulevé Bill Rogers dans les airs et l'a projeté dans les lattes d'aluminium qui entouraient, sur le toit, une des tours de refroidissement de l'édifice. L'ingénieur ne le savait pas encore, mais il avait une hanche disloquée, une clavicule cassée, des côtes fêlées et l'œil droit criblé d'une multitude de fragments de verre.

« L'adrénaline », dira plus tard cet ex-boxeur originaire du Bronx, à la carrure de poids lourd, pour expliquer la force qui lui a notamment permis de descendre les 29 derniers étages de la tour 7 en portant un homme sur son dos.

Car après l'effondrement de la première tour, Bill Rogers a quitté son poste de commande et a dévalé les marches de l'escalier ouest du 7 WTC – après avoir été détourné des autres escaliers par une chaleur infernale et l'odeur de gazole. Au 29<sup>e</sup> étage, il s'est cogné la tête contre un mur après avoir buté contre quelque chose. Dans le noir, il a découvert, en tâtant le sol, le corps d'un homme. Il a mis sa joue contre la sienne pour savoir s'il était encore vivant. Après avoir constaté que l'homme n'était qu'évanoui, il l'a mis sur son dos et a repris sa descente des escaliers jusqu'au cinquième étage. Là, il a déposé l'homme sur le sol et il est allé vérifier ses génératrices.



Devant la porte de la salle des génératrices, il a entendu un vrombissement qu'il a d'abord pris pour celui des moteurs. Mais ceux-ci ne fonctionnaient plus depuis un bon moment déjà. Ce que Bill Rogers entendait, c'était le rugissement d'un incendie monstre. La conduite de carburant s'était rompue lors de l'écroulement de la première tour. Les 95 000 L de carburant diesel qui se trouvaient dans un réservoir situé à l'extérieur de la tour 7 se répandaient dans la salle des générateurs et alimentaient les flammes. Au fil de la journée, l'incendie allait faire perdre leur rigidité aux portiques de renforcement en acier situés entre le cinquième et le septième étage, et entraîner les réactions en chaîne qui ont causé l'affaissement de l'édifice, sept heures plus tard.

Et toutes ces théories du complot qui ont mis l'écroulement de la tour 7 sur le compte d'un dynamitage?

« Foutaise! » s'écrit Bill Rogers, 10 ans plus tard.

Une casquette des Mets de New York vissée sur la tête, bottes de moto aux pieds, l'homme de 58 ans travaille aujourd'hui comme ingénieur-chef d'un édifice de la 26<sup>e</sup> Rue, à Manhattan. L'homme à qui il a sauvé la vie, Vincent Lanzetta, aussi ingénieur, a déménagé en Arizona. Les deux hommes ont été les derniers à quitter la tour 7, un peu plus de 100 minutes après l'impact du premier avion.

« Winnie ne veut plus rien savoir de New York et des gratte-ciel, dit Bill Rogers. Moi, le 11-Septembre ne m'a jamais affecté mentalement. »

Mais l'ancien ingénieur-chef de la tour 7 n'oubliera jamais les secondes qui ont suivi sa sortie de l'édifice. Un secouriste venait à peine de l'aider à transporter Vincent Lanzetta à l'arrière de l'édifice lorsque la deuxième tour du World Trade Center s'est écroulée.

« Si j'étais resté deux secondes de plus à l'endroit où je me trouvais en sortant de la tour 7, j'aurais été enseveli sous les débris, raconte-t-il. La tour 7 m'a sauvé la vie. Je ne suis pas religieux, mais c'est un peu par miracle que je suis encore ici. » ■

L'effondrement du World Trade Center à New York, le 11 septembre 2001, vu du ciel. La photo fait partie d'une série fournie au réseau ABC par la police de New York en février 2010, à la suite d'une demande d'accès à l'information. PHOTO DÉTECTIVE GREG SEMENDINGER, NYPD, ABC

**« SI J'ÉTAIS RESTÉ DEUX SECONDES DE PLUS À L'ENDROIT OÙ JE ME TROUVAIS EN SORTANT DE LA TOUR 7, J'AURAIS ÉTÉ ENSEVELI SOUS LES DÉBRIS. »**

– Bill Rogers, l'ingénieur-chef du 7 WTC.



## LE COMPLEXE DU WORLD TRADE CENTER

PHOTO AFP

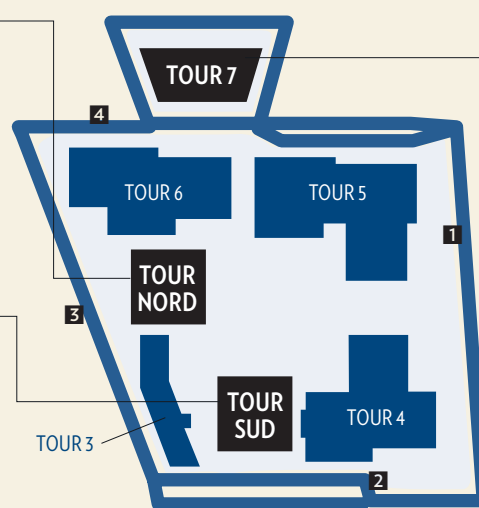
Île de Manhattan

### Tour Nord (1 WTC)

On y trouvait le siège social de la firme Cantor Fitzgerald et celui de l'Autorité portuaire de New York et du New Jersey, ainsi que le célèbre restaurant Windows of the World.

### Tour Sud (2 WTC)

L'observatoire Top of the World, situé aux derniers étages de la tour, permettait aux visiteurs d'avoir une vue imprenable sur la ville de New York.



### Tour 7 WTC

Cette tour, dans laquelle travaillait Bill Rogers comme ingénieur-chef, abritait notamment les bureaux des entreprises Salomon Smith Barney et American Express.

- 1 Church Street
- 2 Liberty Street
- 3 West Street
- 4 Vesey Street